



HAL
open science

Urbaphobie et romantisme agraire en Allemagne, de Frédéric II au nazisme : l'oeuvre de Klaus Bergmann, 1970.

Bernard Marchand

► **To cite this version:**

Bernard Marchand. Urbaphobie et romantisme agraire en Allemagne, de Frédéric II au nazisme : l'oeuvre de Klaus Bergmann, 1970.. 2007. halshs-00556611

HAL Id: halshs-00556611

<https://shs.hal.science/halshs-00556611>

Preprint submitted on 17 Jan 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BERGMANN Klaus (1970) *Agrarromantik und Grossstadtfeindschaft*, Anton Hain Vlg, Meisebheim am Glan, Marburger Abhandlungen zur politischen Wissenschaft, Band 20, 405 S. (Provient d'une dissertation "Studien zu Grossstadtfeindschaft und Landflucht, Bekämpfung in Deutschland seit dem Ende des 19. Jahrhunderts" (Winter Semester 1968/69), Philosophischen Fakultät der Westfälischen Wilhelms Universität Münster).

Traduction et résumé par Bernard Marchand ; 25 décembre 2006¹

Cet ouvrage constitue sans aucun doute la meilleure étude de l'urbaphobie qui ait été faite en Europe. Il s'agit d'une recherche menée en 1968-1969 par Klaus Bergmann pour servir de thèse de doctorat auprès de la Faculté de Philosophie de l'Université Wilhelms à Münster. Elle fut soutenue en 1970 et publiée par l'Université, mais cette publication fut trop restreinte et l'ouvrage ne peut être consulté que dans les grandes bibliothèques publiques et universitaires allemandes. Peu connu en Allemagne, il semble inconnu à l'étranger, ce qui est particulièrement désolant étant donné l'importance du sujet et la qualité du travail. J'ai voulu inviter, bien sur, Klaus Bergmann à notre colloque où il aurait joué un rôle capital. J'ai appris avec tristesse qu'il était mort en 2002. J'ai donc décidé, à la fois comme hommage à ce remarquable chercheur et comme contribution à nos études, de présenter ici une synthèse de son oeuvre. On trouvera une discussion plus générale de l'urbaphobie dans les conférences du Colloque organisé à Cerisy-la-Salle en 2007 (<http://www-ohp.univ-paris-1.fr>) Désormais, c'est Bergmann qui parle ; je suis seulement responsable des erreurs éventuelles. Je traduis en citant les fragments les plus significatifs. J'ai placé mes quelques remarques en notes italiques entourées de crochets. J'ai suivi l'exemple de Bergmann en étudiant l'Urbaphobie en France depuis J-J Rousseau :

Marchand B (2009) *Les ennemis de Paris*, Presses Universitaires de Rennes, 397 p.

Les prémices, au XVIII^e siècle

Elisabeth Pfeil indique que "les grandes villes, depuis le XVII^e siècle, ont été un objet d'inquiétude. Leur croissance illimitée et imprévisible éveillait la méfiance des rois et des gouvernants [...]" [elles s'opposaient] d'une certaine manière à la nature même de l'Absolutisme qui veut tout surveiller et tout contrôler". On alla jusqu'à citer "la vieille peur des Hohenzollern devant la grande ville", surtout après les révolutions de 1789 et de 1848.

A la fin du XVIII^e, se propagea une véritable *Agromanie*. Ce fut une mode développée par des gens de cour fatigués de leur propre raffinement et qui se réfugiaient dans un rêve fondé sur des poésies bucoliques. Il est important de noter que cette mode fut largement

¹ Je remercie le professeur Marc Cluet d'avoir corrigé quelques coquilles dans ce texte.

développée dans l'idéologie des Lumières contre les pouvoirs établis et contre le mercantilisme. La prééminence accordée par les physiocrates à l'économie agraire et à "l'ordre naturel" impliquait une critique de la croissance des grandes villes : "Ce sont les villes et particulièrement les grandes villes où les bonnes moeurs disparaissent et où la race humaine tend à sa perte. Elles agissent sur les provinces comme des colonies qui ont besoin d'un apport constant d'immigrants. La race, qui se complait dans le confort des villes, disparaît." (Encyclopédie).

A vrai dire, ce qui est visé ici est la ville de Cour, non la grande ville commerçante et industrielle. Cette urbaphobie (*Grossstadtfeindschaft*) ne cherche plus à maintenir le statu quo. Elle est au contraire un élément important d'une idéologie tournée vers le changement et le futur. Le "Retour à la nature" de Rousseau, tout comme le désir des Physiocrates de réaliser un "Ordre naturel" sont des exigences pour le futur. C'est l'idéologie d'un monde à venir, construit sur des lois naturelles, auquel on compare le temps présent pour le condamner. De même, un peu plus tard, Jefferson et le parti Républicain, aux Etats-Unis, voudront conserver un monde agraire, laissant sans regret les industries et les grandes villes à la vieille Europe. (Cf Günther, *Bauerntum*, pp 237 sqq sur le programme de Jefferson).

En Russie, les Slavophiles combattaient "le rationalisme, l'individualisme, le matérialisme, les grandes villes et les fabriques". Enfin, les Marxistes voyaient la société sans classes de l'avenir comme une société où l'opposition entre Ville et Campagne disparaîtrait. Certes, dans le *Manifeste*, Marx écrivit que bourgeoisie avait multiplié les grandes villes et ainsi arraché des millions d'hommes à l'idiotie de la vie rurale. Mais Engels se réjouissait de voir que plus tard serait satisfait le voeu de Bismarck : la disparition des grandes villes.

En même temps, depuis le XVII^e siècle, l'étude scientifique des mouvements de population. (en France, Déparcieux) montraient que dans les villes, les décès étaient plus nombreux que les naissances, ce qui forçait les villes à vivre de migrations. Goethe écrivait : "Les ruraux forment comme un dépôt qui sert à renouveler et à rafraîchir les forces déclinantes de l'humanité"² et Rousseau affirmait déjà : "Les villes sont le tombeau de la race humaine." En réalité, il s'agissait de jugements portés non sur la grande ville industrielle mais sur la grande ville des sociétés agraires. Mais ils ont été repris, sans tenir aucun compte des changements historiques, pour combattre la grande ville industrielle dont la nature était complètement différente³. Les grandes villes étaient beaucoup plus étendues en Allemagne que dans les pays voisins, d'où l'importance du problème : cette tradition y a laissé des traces importantes. Bahrdt observait en 1961 qu'une condamnation des grandes villes, qui n'était plus valable depuis un siècle, continuait à demeurer dans l'opinion publique. Il observait que beaucoup d'auteurs, même des scientifiques, ne pouvaient parler des grandes villes sans leur lancer préalablement la pierre⁴. Mais parallèlement, subsistait en Allemagne la fierté de posséder des grandes villes, fondée à la fois sur la vieille tradition des villes médiévales et hanséatiques et sur la puissance des villes industrielles.

² 12.2.1828, conversation avec Eckermann.

³ "Und doch sind sie, ungeachtet aller historischen Veränderungen, oft genug tradiert und unbesehen auf die völlig anders geartete industrielle Grossstadt übertragen worden.." (Bergmann, p 6).

⁴ "können nicht über die Grosse Stadt sprechen, ohne vorher einen Stein auf sie geworfen zu haben" (Bahrdt, *Die Moderne Stadt*, p 13)

L'urbaphobie se développa principalement par la littérature (de grands écrivains comme Ernest Wiechert (*Das einfache Leben*) ou Rilke (*Studenbuch*)) et par les manuels scolaires. Les pédagogues, après la seconde guerre mondiale, ont testé des manuels nouveaux et constaté qu'ils présentaient d'une façon exagérée des points de vue favorables à la société agraire et défavorables aux grandes villes. La jeunesse, à l'époque des grandes métropoles et des villes mondiales, est toujours surchargée de matériaux qui présentent une vie paysanne disparue depuis longtemps et qui opposent toujours la vie locale à celle des mégapoles.⁵

Les fondements des transformations sociales et économiques de l'Allemagne au XIX^e siècle.

Passage d'un état agraire à un état industriel

"Les dangers monstrueux où vont nous plonger l'abandon du peuplement rural et la concentration dans les grandes villes d'un prolétariat qui ne possède rien n'ont pas besoin d'être développés. Malheur à nous si nous continuons à observer cette évolution les bras croisés sans chercher à opposer comme contre-poids aux grandes villes une population rurale nombreuse et saine."⁶

Cette angoisse était expliquée par l'étonnante rapidité de l'industrialisation de l'Allemagne et l'explosion de sa population, due surtout aux progrès de la médecine. L'espérance de vie passa de 35 ans dans la société agraire à 65 ans dans la société industrielle. La population augmentait en dépit de la chute de la natalité. Entre 1816 et 1910, la population allemande tripla (de 23 à 65 Millions sur le territoire de l'Empire de 1910). D'abord, l'Allemagne souffrait d'un surpeuplement rural : l'absence d'industrie provoquait un chômage et une misère de masse. La croissance de la population arrivait trop tôt ou bien le développement de l'industrie trop tard : il en résulta une paupérisation massive et une forte émigration vers l'Amérique. L'industrialisation sauva la population de la faim et du paupérisme. La misère des travailleurs d'industrie dans les grandes villes, les problèmes sociaux qui apparaissaient dans la nouvelle société industrielle et la situation de la main d'oeuvre rurale furent, en Allemagne, bien moins les conséquences de l'industrie nouvelle que du surpeuplement croissant, du paupérisme et des questions sociales que posaient les campagnes.⁷

⁵ "Die Pädagogen haben die nach dem zweiten Weltkrieg angeblich völlig neu konzipierten Lesebücher " geprüft " und festgestellt, dass sie in unproportional hohem Masse agrargesellschaftliches und .. grossstadtfeindliches Gedankengut enthalten und die Jugend der Zeitalters der Gross- und Weltstadt noch immer mit Stoffen aus einem in der angebotenen Form längst vergangenen bäuerlichen Lebenskreis überfrachten, dass sie noch immer die "Heimat" gegen die Grossstadt ausspielen" (p 9) ; Cf Robert Minder (1963) *Kultur und Litteratur in Deutschland und Frankreich*, Frankfurt.

⁶ "Die ungeheuren Gefahren, welche sich aus der Vernachlässigung der ländlichen Bevölkerung und aus dem Zusammenströmen des besitzlosen Proletariats in den grossen Städten ergeben, brauchen hier nicht weiter erörtert zu werden. Wehe uns, wenn wir fortfahren, dieser Entwicklung mit verschränkten Armen zuzusehen, wenn wir nicht als Gegenwicht gegen die grossen Städte eine zahlreiche und gesunde Landbevölkerung zu erhalten suchen" (*Das Land*, Jg IV, 1895/96, p. 369 "Ausschuss für Wohlfahrtspflege auf dem Lande")

⁷ "Das Elend der Industriearbeiterschaft in den grossen Städten, die soziale Problematik der entstehenden Industriegesellschaft und die ökonomisch-soziale Lage der Landarbeiterschaft und des Kleinbauerntums waren zunächst "in Deutschland viel weniger eine Folge der jungen Industrie als vielmehr der noch zu geringen Aufnahmefähigkeit der Industrie angesichts der fortschreitenden Übervölkerung, Nachwehen der Pauperismus

Après 1870, une seconde vague d'industrialisation provoqua de grandes migrations de l'Est rural vers l'Ouest industriel. Le terme d'"exode rural" est mauvais mais il sert l'urbaphobie : pendant la 1^o guerre mondiale, on rapprocha l'exode ("*Landflucht*") de la désertion ("*Fahnenflucht*") ; ceux qui abandonnaient la terre furent dépeints comme des "traîtres à la patrie" ("*Vaterlandsverräter*")

Ces migrations internes furent considérables : entre 1860 et 1925, de 22 à 25 millions d'hommes quittèrent leur province de naissance. En 1907, presque la moitié des Allemands habitaient hors de leur communauté de naissance : près d'un Allemand sur deux avait participé à l'exode rural. Ce fut la plus grande migration de l'histoire allemande.

Le passage de la société agraire à une société industrielle s'est produit entre 1871 et 1914.

	<u>1871</u>	<u>1910</u>
Habitant dans Grandes villes	2 Millions	14 Millions
dans les campagnes	26 M	28 M

Les suites du changement de société

Les conséquences furent très importantes, non seulement dans la démographie mais aussi dans d'autres domaines, avec l'apparition de mouvements, de partis, d'associations. La question sociale apparut avec les grands immeubles où étaient parqués les ouvriers (*Mietskaserne*). On parlait d'"armée de réserve industrielle" (*industrielle Reservearmee*). Même si le chômage et la misère étaient pires dans campagnes, les nouveaux urbains souffraient davantage, à cause de la désorientation, du changement de milieu et du paysage nouveau. Leur intégration fut due surtout aux mouvements catholiques ouvriers. La social-démocratie (SD) sut plutôt transformer le "sentiment du terroir" (*Heimatbewusstsein*) et la nostalgie du village natal (*Heimatsehnsucht*) en conscience de classe, conscience d'appartenir à des mouvements nationaux et internationaux et qui offrait finalement un sentiment de protection (*Geborgenheit*). Mais la SD ne souhaitait pas contribuer à intégrer les masses ouvrières dans l'Etat existant, ce qui transformait la question sociale en question politique. La situation des travailleurs d'industrie devint si difficile qu'elle forma le problème interne le plus menaçant. L'unité de l'Empire semblait en danger.

En outre, dès le début de la 2^o vague d'industrialisation, apparurent de puissantes organisations d'ouvriers, de patrons, de propriétaires fonciers ruraux, etc.. Le mouvement le plus important fut l'association (*Zusammenschluss*) des "Agrariens". Avec la croissance du marché urbain et de la population, les besoins augmentaient : d'où le passage, au cours des années 1870s, à une agriculture plus intensive qui réclamait de grands investissements. L'Allemagne, qui exportait auparavant des céréales, se mit à en importer d'Amérique, mais à bas prix : pour les paysans, la concurrence devint insupportable. En même temps, les salaires agricoles montaient, attirés par les salaires industriels et le manque de bras dans les campagnes. Il en résulta de fortes revendications pour le protectionnisme : dès 1876, fut créée

und der auf flachem Land entstandenen und auch witerhin existenten sozialen Fragen" (p 15/16)

l'"Union des réformateurs de l'impôt et de l'économie" (*Verein der Steuer- und Wirtschaftsreformer*) qui réclamait une protection douanière. Elle obtint les lois douanières de 1879 (*Schutzzollgesetze*). On parlait alors de l'union du "seigle et de l'acier" (*Roggen und Eisen*).

Mais cette union d'intérêts entre l'agriculture et l'industrie se rompit dès le début des années 1890s. Sous le chancelier Caprivi, l'industrie repartit alors que l'agriculture s'effondrait. En fait, les années 1890s marquèrent un tournant général aussi dans la politique, la culture, etc.. En 1890, la SD devint, avec 19.7 % des voix, le plus grand parti allemand. Elle lança de grandes grèves en 1889-1893. On observa le même bouleversement dans les arts : les artistes s'engagèrent dans les questions politiques. Guillaume II parlait d'"art de caniveau" (*Rinnsteinkunst*). Les intérêts de l'industrie, qui voulait exporter, et de l'agriculture qui était protectionniste, s'opposaient fortement. Caprivi baissa les droits de douane pour aider l'industrie et soulager la question sociale en important de la nourriture à bon marché. La SD approuvait cette politique favorable aux villes⁸.

Mais les agriculteurs, habitués à l'appui de Bismarck, réagirent violemment en fondant l'"Union des Agriculteurs" (*Bund der Landwirten*) en 1893, un mouvement très conservateur qui agit puissamment pour établir des droits de douane très élevés, pour que l'Etat accordât des privilèges aux intérêts agricoles, pour de lourdes taxes sur les mouvements de capitaux et contre la construction de voies d'eau modernes bon marché. Du coup, les propriétaires terriens nobles et petits paysans s'entendirent, surtout en Prusse, alors qu'ils s'étaient opposés pendant longtemps. Le *Bund der Landwirten* compta près de 200 000 membres. Il ajouta à son programme des revendications morales et spirituelles (*geistig*). Jusqu'ici, dans les controverses politiques, les propriétaires prussiens avaient été fidèles à l'Etat et au roi. L'association devint, sous Caprivi, l'une des principales forces d'opposition aux nouvelles tendances économiques, sociales et politiques. Le Bund développa une argumentation idéologique très habile qui eut un grand succès, plus sans doute que leur agitation économique-politique. Ce mouvement obtint l'appui de la bourgeoisie moyenne et des grands entrepreneurs et fut accepté par une bourgeoisie allemande qui n'avait pas autant réussi à s'imposer que les autres bourgeoisies d'Europe.

Finalement, les fronts politiques ne se formaient pas comme les intérêts l'auraient voulu : les opposants (industrie et commerce d'un côté, l'agriculture de l'autre) s'unirent dans un combat commun contre la SD et pour maintenir le statu quo. La bourgeoisie acceptait de renoncer au rôle dirigeant qu'elle pouvait prendre. La grande bourgeoisie laissait à l'aristocratie terrienne les positions-clefs dans le gouvernement, la société et l'armée. Plus important encore, un conservatisme de plus en plus réactionnaire campait sur ses positions morales et religieuses et maintenait une grande partie de la population dans une crise permanente d'adaptation contre la société industrielle marquée par la ville.

Histoire du romantisme agraire et de l'urbaphobie

Idéologies et mouvements avant 1918

⁸ [En France, à la même époque, Jules Méline faisait le choix inverse, qui a marqué la société française jusqu'à nos jours.]

A la fin du XIX^e, l'Allemagne discuta si elle était un état agraire ou industriel. Autour de 1890, on parlait partout de la "conservation de la paysannerie" (*Erhaltung des Bauernstandes*).

La première grande figure de l'urbaphobie allemande fut Otto AMMON⁹, un darwiniste social, qui publia en 1894 *La signification de la paysannerie pour l'Etat et la société*. Dans son journal *Das Land*, Sohnrey martelait le même message¹⁰. Ammon, Sohnrey et l'écrivain libéral à succès Peter Rosegger décrivaient la grande ville comme "le tombeau de la race humaine et la plus grande catastrophe de l'humanité" (*Grab des Menschengeschlechts .. und .. grösstes Übel der Menschheit*). Tous (Ammon, Sohnrey, Bismarck,..) étaient convaincus que le paysan n'avait pas seulement une fonction de nourrisseur mais un rôle moral, racial et religieux bien plus important¹¹. Paul Bahrdt montre "qu'on polémiquait déjà contre la grande ville industrielle avant même qu'elle existât".

Entre 1871 et 1890, la population des villes allemandes passa de 14 790 798 à 23 243 229 habitants, tandis que celle des campagnes restait stagnante : de 26 219 352 à 26 185 241.

Wilhelm Heinrich RIEHL, fondateur du romantisme agraire et de l'urbaphobie

Ce fut Wilhelm Heinrich RIEHL¹², sous le Second Empire, qui établit tous les thèmes de l'urbaphobie. Journaliste et professeur en Bavière au milieu du 19^e siècle, il avait reçu, ce qui est caractéristique, une formation de théologien¹³. Son oeuvre fut très admirée par les conservateurs allemands. Les Nazis la déformèrent et l'utilisèrent au point de créer un prix (*Riehl-Preis für Volkskunde*).

Pour Riehl, le paysan était l'antidote à tout mouvement révolutionnaire. Il distinguait deux forces opposées : les forces de la stabilité, nobles et paysans (*die Kräfte des sozialen Beharrens*) et celles du mouvement social, bourgeoisie et prolétariat (*die Kräfte der sozialen Bewegung*). Ces distinctions expliquent l'urbaphobie de Riehl : la grande ville rassemble tout ce qui transforme la société (il en avait eu une expérience personnelle en 1848). Il critiquait les villes artificielles (*künstliche Städte*) qui devaient leur lamentable existence au caprice ou au besoin de publicité d'un seigneur. Elles avaient été créées "par le caprice et la mode de notre civilisation si riche en besoins et en raffinements superflus" (*durch die Laune und Mode unserer Bedürfnissreichen, überfeinerten Zivilisation geschaffen*). Riehl écrivait : "Les saines qualités de la vieille Angleterre ont été enterrées à Londres, Paris est l'ulcère éternellement purulent de la France". (*"Die gesunde Eigenart Altenglands wird in London begraben, Paris ist das ewig eiternde Geschwür Frankreichs"*, Riehl, *Land und Leute*, p 75).

⁹ Amon O (1894) *Die Bedeutung des Bauernstandes für den Staat und die Gesellschaft* ; (1895) *Die Gesellschaftsordnung und ihre natürliche Grundlagen*.

¹⁰ Sohnrey H (1894) *Die Zug vom Lande und die soziale Revolution*, Leipzig.

¹¹ [Ce point est capital car on le retrouve aussi en France. Il formera la base du ruralisme et de l'urbaphobie nazi et pétainiste.]

¹² Riehl W H (1851-69) *Die Naturgeschichte des deutschen Volkes als Grundlage einer deutschen Sozialpolitik*, Stuttgart/Tübingen, 4 vol. Il mourut en 1897.

¹³ Cf G L Mosse (1966) *The Crisis of German Ideology, Intellectual Origins of the Illrd Reich*, London.

Riehl citait des exemples pris dans des pays voisins car l'Allemagne n'avait pas encore de grandes villes. En fait, il craignait que l'Allemagne ne suivît avec un certain retard le chemin de la Grande-Bretagne et de la France. Il identifiait les causes de ce désastre : "l'esprit de l'Encyclopédie (*der Geist des Encyclopädismus*), une politique négative et niveleuse, le désir d'une égalisation des hommes qui ne voulait plus reconnaître les différences naturelles de condition, idées tombées du ciel et élaborées sur une table de travail" (*aus der Luft gegriffen und am Schreibtisch konstruiert*). Ces idées n'étaient pas allemandes, mais importées de France ; elles tombaient, dans la grande ville, sur un terreau particulièrement fertile. La ville était un système d'Anti-Nature et d'"hyper-civilisation" (*Widernatur und Überzivilisation*). Riehl redoutait le développement des grandes villes sous l'influence de groupes du prolétariat spirituel juif (*Gruppe des prononciert jüdischen Geistesproletariat*), d'un quatrième état qui n'avait pas de patrie et n'apparaissait pas sur les cartes.¹⁴

"Si nous observons à travers toute l'Europe les membres dispersés de ce quatrième état qui savent s'unir pour combattre ensemble les limites sociales et nationales, nous découvrons une nation puissante et inconnue auprès des nations connues, un X dans le système des peuples, qui ne se laisse pas localiser sur la carte et qui cependant existe, dont la nationalité consiste à n'en pas avoir et dont le patriotisme se résume à la destruction de sa propre patrie."¹⁵

Contre les forces du changement social, massées dans les grandes villes, Riehl cherchait le contrepoids le plus puissant dans les forces stables de la paysannerie dont le conformisme conservateur était fermé à toute conviction théorique et qui, comme on l'avait vu en 1848, incorporait des moeurs et des coutumes profondément ancrées.

Georg Hansen, Otto Ammon et la naissance d'une théorie socio-biologique de l'urbanisation

Les idées de Riehl se répandirent tard parce que ce ne fut qu'à la fin du XIX^e siècle que se produisirent les grandes migrations vers les villes. Georg Hansen et Otto Ammon reprirent les idées de Riehl en les renforçant. Leurs concepts, particulièrement importants, ont servi de base au Nazisme et sont utilisés encore aujourd'hui. Ammon et Hansen travaillèrent de façon complètement indépendante mais aboutirent aux mêmes conclusions.

Ammon fut un auteur passionné et largement connu ; Hansen, un statisticien de Munich, largement et injustement oublié¹⁶. Hansen cherchait les lois sociales de la croissance et du déclin des sociétés afin de proposer des solutions aux problèmes sociaux au lieu des luttes stériles d'opinion autour de la "Lutte des Classes". Sa théorie posait trois classes : celle

¹⁴ [On note ici avec intérêt l'insistance de Riehl sur les "racines" et le "territoire". Les habitants des grandes villes sont présentés comme des étrangers, différents et même ennemis des "vrais allemands" que sont les ruraux. On fera, après 1870, la même distinction en France. Elle a duré jusqu'à nos jours.]

¹⁵ "Betrachten wir all diese über ganz Europa zerstreuten Glieder des vierten Standes, die sich einig wissen in der Bekämpfung der Standes- und Nationalitätsschranken, dann erhalten wir eine gewaltige unbekannte Nation neben den bekannten, ein X auch im Völkersysteme, ein Volk, welches sich nicht auf der Landkarte unterbringen lässt und doch existiert, dessen Nationalität darin besteht, keine zu haben und dessen Patriotismus die Zerstörung des eigenen Volkstumes ist" Riehl, *Die Naturgeschichte ...*, vol 2, *Bürgerliche Gesellschaft*, p 281, cité par Bergmann p 43. L'une des cibles de Riehl était le poète juif et mi-Français Heinrich Heine.

¹⁶ Cf Hansen G, (1889) *Drei Bevölkerungstufen, ein Versuch, die Ursachen für das Blühen und Altern der Völker nachzuweisen*, München.

des propriétaires fonciers (principalement, les paysans), celle de la classe moyenne bourgeoise, celle des travailleurs sans fortune. Hansen s'opposait à l'idée "habituelle" que ces trois classes vivent séparées et se développent chacune de leur côté. Pour lui, ces trois classes n'étaient "que les trois étapes dans le développement de la même population". "Seule la première, celle des propriétaires fonciers, était durable. L'accroissement de forces qu'elle produit forme la population urbaine qu'elle renouvelle et remplace incessamment."¹⁷ Hansen se fondait, en particulier, sur la disparition des noms de famille dans les villes. Il en déduisait que la population urbaine devait disparaître, étant entièrement renouvelée en deux générations et qu'elle devait l'être pour subsister. Ensuite se produisait un processus de tri social dans les villes : l'excès du premier groupe passait dans le second d'où les moins bons éléments étaient éliminés ; ceux qui restaient étaient promus dans le troisième groupe. Comme pour Hansen, la ville était le lieu de la plus haute culture ; le niveau spirituel et culturel d'une société dépendait directement de la vitesse et de la permanence du flux rural.

Cette société conçue par Hansen, un *perpetuum mobile*, n'était qu'un modèle théorique fragile. D'où la nécessité d'un Etat dont le rôle était de réguler la vie sociale et de lutter contre les égoïsmes et les intérêts particuliers de chaque classe qui pourraient troubler cet équilibre dynamique. Hansen était malthusien et craignait que le volume de la population n'excédât la nourriture disponible. L'auteur tirait les conséquences de ce modèle : la monarchie héréditaire était le meilleur régime car le monarque, pensant à son héritier, devait s'inquiéter du futur, alors que le monarque élu ne penserait qu'à court-terme. Mais le pire régime était celui de la République et du Parlement, car ils ne représentaient que des intérêts particuliers. Le devoir de l'Etat était de contrôler étroitement la classe moyenne, la plus mobile des trois classes et de protéger soigneusement la paysannerie : "La paysannerie est le véritable fondement de l'Etat." (*"Der Bauernstand ist die eigentliche Grundlage des Staates"*). Du coup, la question de la rentabilité de l'agriculture était secondaire : il ne fallait pas se demander "quel système économique produit le plus grande revenu, mais bien lequel assure la plus grande croissance de population." Il convenait donc d'empêcher le *Mittelstand* (la classe moyenne) d'acheter les propriétés paysannes, car cela eût mis en danger tout l'équilibre de l'Etat et la survie de la société : l'exode rural s'enflerait, la vie culturelle des villes se développerait mais ensuite viendrait la décadence avec l'épuisement du flux rural et l'affaissement de la vie intellectuelle urbaine.

Cette vue théorique ne conduisait pas à une critique directe de la grande ville mais la contenait en germe. Après Riehl et Hansen, la modernisation de l'agriculture et son passage au stade capitaliste devint plus difficile : la question de la rentabilité et de la taille optimale d'une exploitation fut alors considérée comme secondaire. L'agriculture toute entière, reconnue peu rentable, devait être soustraite à la concurrence pour lui permettre de remplir son principal devoir : produire des hommes en même temps que du fromage et du beurre.

Otto AMMON (1842-1916) fut journaliste puis professeur d'anthropologie¹⁸. I entreprit de fonder un ordre social sur des bases naturelles et scientifiques inspirées d'un darwinisme social : "le combat pour l'être et le choix naturel" . Il voulait, pour cela, isoler les paysans de tout influence culturelle. Comme Hansen, il pensait que la société était fondée sur

¹⁷ "Nur die erste Masse, der Stand der Grundbesitzer, ist dauernd. Aus dem Überschuss an Kräften, welchen er erzeugt, bildet sich.. die städtische Bevölkerung, aus ihm wird sie fortlaufend erneuert und ersetzt" (Hansen, p 31 ; cité par Bergmann, p 52)

¹⁸ Ammon O (1893/1894) "Die Bedeutung des Baurnstandes für den Staat und die Gesellschaft" in *Das Land*, Jg II.

le flux de trop-plein de population des campagnes vers villes, mais cette idée prenait chez Ammon un ton raciste. Les immigrés de qualité montaient dans l'échelle sociale jusqu'à devenir des chefs par sélection naturelle, mais ils étaient pervertis par la vie dans les grandes villes. Ils y perdaient leurs capacités et leur valeur et disparaissaient en deux ou trois générations, "jetés comme des citrons trop pressés" (*wie eine ausgepresste Zitrone weggeworfen*). La paysannerie était le matériau originel. Pour Ammon, la grande ville agissait "comme un alambic dans lequel les éléments les plus fins (spirituels) s'évaporent de la masse tandis que la lie demeure dans le prolétariat et le Lumpen"¹⁹. L'exode rural de masses paysannes venues disparaître dans l'enfer urbain constituait, pour Ammon, un "drame de l'humanité" (*Menscheidrama*)

Avec le temps, Ammon devint plus amer et ne vit plus que des défauts dans la grande ville, "Tombeau de la race humaine" (*Grab des Menschengeschlechts*). Les habitants des villes "sont malades, leur vie nerveuse est limitée parce qu'ils ont perdu la relation avec la terre qui donne des forces. Les hommes à l'intellect très développé sont comme des fleurs qui réjouissent les sens par leurs belles couleurs et leur parfum mais qui ne peuvent plus produire de semences. Le prolétariat des villes produit, il est vrai, des semences en quantité, mais ses fruits sont amers et ne nourrissent pas ; ils ne peuvent le faire parce qu'il leur manque un sol convenable, le soleil et l'humidité nécessaires. Ce qui est plongé une fois dans le prolétariat est perdu pour l'humanité."²⁰ Ammon attachait beaucoup d'importance à la mauvaise hygiène des villes qui, pensait-il, ne pouvait être améliorée. Ainsi, maintenir la paysannerie sur ses terres était le problème principal de l'époque. Du coup, Ammon proposait de maintenir les paysans dans leur ignorance primitive, dans leur inculture, de les isoler du reste de la société. Pangermaniste, il louait la guerre et voulait que les paysans fassent de bons soldats.

Heinrich SOHNREY et le début du combat contre l'Exode Rural (*die Landflucht*)

Sohnrey naquit en 1859. Il créa, à l'automne 1893, un nouveau journal "*Das Land*" (La terre) : "Tout Etat qui veut se prémunir contre la décadence et la corruption doit considérer comme son premier devoir, l'entretien d'une paysannerie nombreuse et puissante."²¹ Il avait, auparavant, écrit des contes villageois édifiants, pleins d'enseignements moraux. Avec ce journal, il devint le "Père de la paysannerie allemande" (*Vater des deutschen Landvolkes*). Il fut nommé, sous le nazisme, "Protecteur et gardien d'une paysannerie saine" (*Hüter und Pfleger eines gesundes Bauerntums*). Son journal fut principalement dirigé contre l'Exode rural et la croissance urbaine. Décoré par Hitler le 19 juin 1939, il mourut en 1948.

¹⁹ [Ces conceptions sont originales : la Révolution, au contraire, voyait dans la ville un outil propre à faire disparaître les différences sociales, si fortes dans les campagnes ; de même, les auteurs conservateurs français critiquèrent l'effet égalisateur des villes.]

²⁰ "...sind krank, ihr Lebensnerv ist unterbunden, weil sie den Zusammenhang mit der stärkenden Erde verloren haben. Die geistig hochentwickelten Männer sind wie gefüllte Blumen, die durch ihre prächtigen Farben und Düfte den Sinn erfreuen, jedoch nicht das Vermögen besitzen, Samen zu erzeugen. Und das städtische Proletariat erzeugt zwar Samen in Menge, aber seine Früchte sind nicht wohlschmeckend und nicht nahrhaft, können es nicht sein, weil sie weder den rechten Boden, noch die notwendige Sonne und Feuchtigkeit haben. Was einmal im prolétariat untergetaucht ist, das ist für die Menschheit verloren..." Ammon, *Bedeutung des Bauerntums*, p 194 ; cité par Bergmann, p 61.

²¹ "Jeder Staat, der sich vor Entartung und Verderben bewahren will, muss seine erste Aufgabe darin sehen, den Bauernstand gross und kräftig zu erhalten." (Sohnrey : Introduction au 1^o numéro de *Das Land*). [Le terme "Entartung", décadence, fut très employé, ensuite, par les Nazis.]

Il fut le premier à traiter de l'exode rural et à le combattre. Il traduisait en termes politiques et développait très largement les idées de Hansen et de Riehl. Il s'appuyait principalement sur une phrase de Hansen : "Seule, la première masse, celle des propriétaires fonciers, est durable ; la croissance de ses forces constitue d'abord la population urbaine, puis la renouvelle et l'entretient". Dans la grande ville, "tombeau de la race humaine et plus grande catastrophe de l'humanité", Sohnrey voit surtout le lieu de résidence de la social-démocratie : un danger qu'on ne peut exagérer. Le recensement de 1890 montra que la population de la campagne avait reculé un peu et que celle des villes avait bondi. Cette fois, dit Sohnrey, il ne s'agissait plus seulement du taux d'accroissement mais du capital de population lui-même que perdait la campagne.

Les conséquences en étaient graves car l'Exode Rural grossissait principalement le prolétariat urbain et d'autant plus grave que le prolétariat lui-même, seul, croissait plus vite que les autres classes. En ville, le bon paysan conservateur devenait vite un prolétaire aigri et fanatisé. "A celui qui comprenait le signe des temps, l'exode rural ne pouvait signifier que la course vers la révolution sociale ou la course vers la mort." (*Wer die Zeichen der Zeit versteht, der kann den Zug vom Lande nur deuten, als den Zug zur sozialen Revolution oder den Zug zum Tode*, Sohnrey, *Zug vom Lande*, p VII).

Il souhaitait que l'Allemagne demeurât un Etat agricole plutôt qu'industriel parce qu'il voulait aussi qu'elle restât un état militaire. Sohnrey expliquait que 90 % des conscrits de la campagne étaient bons pour le service, mais seulement 25 % de ceux qui venaient des grandes villes. Il soulignait le danger du "colosse ennemi à l'Est". En outre, l'autarcie n'était pas possible avec une population rurale en chute. Enfin, les migrations internes d'Est en Ouest vidaient dangereusement les provinces orientales : il fallait importer des travailleurs polonais ! "Les fondations et les pierres d'angle vacillent ; les poutres craquent ; et sur les décombres se ruent les ennemis des Germains, les peuples de race slave, loin dans les terres dépeuplées." (*die Grund- und Ecksteine wanken, die Pfosten krachen, und über die Trümmer strömt das Volk der germanenfeindlichen slawischen Rasse weit hinein in die entvölkerten Gegenden*)²².

Le contexte politique et romantique du Romantisme Agraire et de l'urbaphobie sous le Second Reich (époque wilhelminienne)

Les problèmes causés par l'exode rural et l'urbanisation n'apparurent en Allemagne qu'à la fin du 19^e siècle, avec le départ de Bismarck et la nomination de Caprivi comme chancelier : un tournant de la politique allemande. Jusque là, les grandes questions étaient celles de l'Unité allemande et de la Grandeur allemande.. Même les textes de Paul de Lagarde ne furent guère suivis et eurent une grande influence seulement plus tard²³. On se mit rapidement à souligner les "dangers de l'industrialisation et, en même temps, de l'urbanisation de l'Allemagne" comme l'écrivait le comte von Bülow.

Les affirmations de ces auteurs ne connurent pas un immense succès parce qu'elles étaient solidement fondées, mais parce que l'urbaphobie aussi bien que l'amour de la

²² *Bedeutung der Landbevölkerung*, p 196 ; cité par Bergmann p 69.

²³ Cf de Lagarde P (1903) *Deutsche Schriften*, 4. Auflage, Göttingen.

campagne, dans l'Allemagne wilhelminienne, exprimaient un besoin largement répandu et possédaient des fonctions idéologiques précises. Même les théories de Hansen et Ammon ne conduisaient pas nécessairement à l'urbaphobie. Il fallait une base commune pour les unir, les fédérer et les diriger dans une seule direction, en faire une idéologie. Cela fut l'effet d'une tournure d'esprit typique de l'Allemagne wilhelminienne synthétisée ainsi par Sohney : "une idéologie allemande d'harmonie sociale" ("*eine deutsche Ideologie sozialer Harmonie*", Dahrendorf).

A la base, se trouvait l'idée d'unité, la nostalgie d'un Etat national unique et puissant, d'un peuple uni de frères (*Idee der Einheit, Sehnsucht nach einem, machtvollen nationalen Staat, nach dem "einig" Volk von Brüdern*). Ce besoin était resté fort même après l'unité allemande, afin de l'assurer dans le futur. On pourrait presque parler d'une idéologie impériale (*Reichsideologie*), soumettant tout à l'unité et à l'indivisibilité de l'Allemagne et résumée dans le concept de patrie (*Vaterland*). Cela impliquait l'état monarchique, un gouvernement autoritaire, la prédominance sociale, politique et militaire des nobles, le lien entre le trône et l'autel. Le critique était taxé d'ennemi de l'Empire (*Reichsfeind*). Ainsi, l'idée de l'Unité, liée auparavant au progrès, était devenue un instrument du conservatisme avec l'identification de la patrie au régime conservateur, d'où l'adjectif si souvent utilisé : "patriotico-conservateur" (*vaterländisch-konservativ*) qui ne laissait aucune place aux courants libéraux. Cette conception de l'Unité interdisait toute discussion et le pluralisme des intérêts et des opinions. Cela édifia instinctivement dans l'opinion une "barrière sur le chemin de la modernité" (*Barriere auf dem Weg in die Modernität, Dahrendorf*). Jusqu'à fin du XIX^e siècle, les changements sociaux et économiques avaient été jugés favorables à la grandeur nationale, mais avec l'arrivée des crises, le malaise remplaça l'optimisme et s'alimenta de la question de l'exode rural et de la croissance urbaine.

Même Max Weber déclarait : "Ce n'est pas le bonheur du monde qui est le but de notre travail socio-politique, mais l'unification sociale que le développement socio-économique a déclenchée en vue des combats difficiles de l'avenir." (célèbre discours de Fribourg, 1894) (*Nicht Weltbeglückung ist der Zweck unserer sozialpolitischen Arbeit, sondern die soziale Einigung, welche die moderne sozialökonomische Entwicklung sprengte, für die schweren Kämpfe der Zukunft*)

Mais c'est principalement Sohney qui organisa les idées de ses prédécesseurs autour d'un noyau "vaterländisch-konservativ". Sohney répétait qu'il ne parlait pas d'un point de vue de classe mais pour la Patrie. L'urbaphobie moderne impliquait une forme de conservatisme et de romantisme agraire. En réalité, il est impossible de limiter son extension et sa prompte adhésion au cadre étroit d'une exagération des intérêts économiques de l'agriculture. Cette urbaphobie moderne n'était pas le résultat de dommages économiques lésant surtout l'agriculture. Certes, ces phénomènes ont joué un rôle, mais le succès de ces conceptions urbaphobes vient de ce qu'elles faisaient appel aux sentiments patriotiques et conservateurs et aux sentiments de responsabilité des citoyens, ce qui les amenaient à identifier leurs intérêts et ceux de l'Empire²⁴.

C'est pourquoi ce serait une erreur de ne voir dans Sohney qu'un défenseur du *Bund der Landwirten* : il se considérait comme un défenseur des intérêts patriotiques et de la

²⁴ "sie ausserordentlich geschickt an das vaterländisch-konservative Gewissen und an die staatsbürgerliche Verantwortung appellierten und damit ihre Interessenposition mit der des Reiches identifizieren." (p 75)

stabilité du Reich menacés par l'exode rural et la grande ville, d'où le succès de ses livres et surtout de son journal *Das Land*. Dès le début, Sohnrey présenta son journal comme "un représentant complet et littéraire de la campagne et comme la contradiction apportée à la presse malfaisante des grandes villes, qui infecte même les campagnes." Son journal représentait des notables cultivés, heureux de vivre à campagne, et aussi des notables ruraux venus à ville, mais soucieux de garder des contacts avec la campagne. Il étaient liés par une peur commune, que l'unité de la patrie ne soit détruite pas la social-démocratie apatride qui réclamait "la dissolution du mariage, de la famille, en bref de toutes les formes de communauté morale" et la révolution sociale.

La haine de la Social-démocratie, "l'ennemi", se trouve à la base de l'urbaphobie en Allemagne. Bismarck rêvait du "déclin des grandes villes" : "Le paysan est le noyau de notre armée.. car il a grandi avec la terre et possède, avec ses efforts pour se nourrir, un intérêt à sa préservation. Cette qualité manque au citadin et au travailleur d'usine, parce qu'au milieu des pierres et des briques, on ne peut pas grandir : ce ne sont pas des objets organiques. La campagne est le peuple .. sans paysan, pas d'Etat, pas d'armée. La paysannerie est le roc sur lequel le vaisseau fantôme de la social-démocratie viendra se briser."²⁵. Le journal *Das Land* publiait une rubrique "*Die Sozialdemokratie auf dem Lande*" qui surveillait les actions socialistes dans campagnes et prévenait les leaders locaux. La social-démocratie était "le parti urbain". On utilisait aussi les références au passé ; les Empires anciens étaient morts de l'exode rural : "Les grandes villes de l'Orient, suivant leur nature de Moloch, ont attiré et détruit la population." Aujourd'hui, "Les villes des grands empires du monde se trouvent dans l'engourdissement et le sommeil" écrivait dans *Das Land* le pasteur E Gros²⁶. Ce n'est pas un hasard si parût alors une étude importante de la chute du monde antique²⁷.

Aux arguments logiques du discours patriotico-conservateur s'ajoutaient des sentiments plus confus, religieux, romantiques, etc .. On affirmait ainsi que 70 % des hommes des grandes villes avaient eu des relations avec des prostituées avant leur mariage, que les maladies sexuelles y étaient la règle, que les jeunes se dechristianisaient, oubliaient les bonnes moeurs, ... Le journal insistait aussi sur la solitude dans la grande ville soutenant ainsi un Kulturpessimismus typique. On manifestait une forte nostalgie vers une vie calme et tranquille, idyllique et retirée, vers la vie simple des campagnes en face de la vie compliquée des villes. C'était un retour à la sensibilité et à la communauté, fondements de la pensée romantique allemande. La fuite, loin de la réalité présente et du futur prévisible, dans les apparences passées ou en train de disparaître de la société agraire, était certes compréhensible mais aussi fort dangereuse. Elle éloignait des efforts qu'il aurait fallu faire pour dominer le monde nouveau de la grande ville²⁸. En fait, les paysans avaient formé la base de la société pendant des siècles. Cela changeait maintenant : on essaya alors de mieux comprendre et d'analyser cette société agraire qui était en train de disparaître.

²⁵ Bismarck, cité fn 279, p 79.

²⁶ In *Das Land*, 1898/99. Cite footnote 287, p 81.

²⁷ Seeck O (1895) *Geschichte des Untergangs der antiken Welt*

²⁸ Die Flucht vor der gegenwärtigen und der absehbaren zukünftigen Wirklichkeit in die vergangene und vergehende Scheinwirklichkeit der Agrargesellschaft war eine zwar verständliche, aber gefährliche Flucht vor der geistigen Anstrengung, deren es bedürft hätte, die neue Welt der Grosstädte zu bewältigen

L'esprit Fin-de-siècle et l'apparition de mouvements de rénovation néo-romantiques²⁹.

Un texte fondamental est dû à Langbehn ³⁰, que Stern appelle "le rhapsode de l'irrationnel". Langbehn déplorait qu'à Paris, le Demi-monde et la Démocratie fussent "chez eux" (*daheim*) : "ici se côtoient la maladie morale et la maladie politique... toutes deux ont pénétré en Allemagne sous le nom de maladie française". Il comparait l'état de l'Allemagne à celui d'un malade "souffrant d'un excès de sang dans la tête et d'un manque dans les jambes et les pieds." Ce genre de comparaison physique avec des maladies était fréquent, d'où l'impression de crise latente, de décadence, de déclin, typiquement fin-de-siècle, chez les romantiques agraires. Déjà Riehl avait annoncé la chute des grandes villes : "et elles ne subsisteront plus que comme des torsos de statues..". "On s'attendait, avec un grand sérieux, à un puissant effondrement social, au plus tard en 1900, qui devait renouveler le monde."³¹ Mais en même temps, beaucoup de mouvements militaient pour le renouveau (Villes jardins, réforme rurale, etc..), tous sortis de l'urbaphobie mais nés dans villes et les grandes villes. Le grand poète Rilke écrivait : "Les grandes villes ne sont pas vraies ; elles trompent le jour, la nuit, les animaux et les enfants, leur silence ment, elles mentent avec les bruits et les objets complices."³² Le romantisme agraire et les tendances patriotico-conservatives avançaient la main dans la main.

Le fait le plus surprenant fut que Sohnrey put diffuser ses conceptions non seulement parmi la bourgeoisie rurale et une grande partie de la population paysanne, mais aussi dans la bourgeoisie des villes et des grandes villes. Il sut lier spirituellement une grande partie de cette bourgeoisie urbaine avec la campagne et renforcer ces liens qui étaient latents. Le cœur du mouvement était formé par le mélange de ce Kulturpessimismus avec le pessimisme politique des conservateurs patriotes. Cela explique la redécouverte du local, du pays (*Heimat*). En 1896, Sohnrey fonda l'"*Ausschuss für Wohlfahrtspflege auf dem Lande*" qui devint en 1904 le "*Deutscher Verein für ländliche Wohlfahrts- und Heimatpflege*" (Union allemande pour la prospérité et la protection du pays natal). En 1900, apparut un journal "*Heimat*".

Heimat était un concept opposé à la grande ville ; c'est pourquoi il s'agissait toujours de "la campagne d'origine" (*ländliche Heimat*) et de la province. La grande ville ne pouvait constituer une *Heimat*. *Heimat* devait en être protégée par le *Heimatpflege*, *Heimatkunst* et le *Heimatschutz* (entretien, protection du "pays", art local). De même, se développa le concept de *Volkstum* ("âme d'un peuple"), mais campagnarde : la grande ville ne pouvait engendrer aucune âme populaire, mais seulement reproduire les leçons de l'étranger. Le peuple "vrai" ne pouvait se trouver dans les grandes villes. Les associations pour "le pays natal" (*Heimatbewegungen*) formèrent la plus grande partie des mouvements de renouveau. De même, les mouvements de jeunesse voulaient échanger "les murs des villes grises" (*grauer Städte Mauern*) contre "la forêt et les champs" (*Wald und Feld*)

²⁹ Cf Stern F (1963) *Kulturpessimismus als politische Gefahr, eine Analyse nationaler Ideologie in Deutschland*, Stuttgart.

³⁰ Langbehn A (1890) *Rembrandt als Erzieher*, Leipzig ; né en 1851.

³¹ "Man rechnete allen Ernstes mit einem gewaltigen, allgemeinen gesellschaftlichen Zusammenbruch, der spätestens um das Jahr 1900 eintreten und die Welt erneuern sollte" (G Hauptmann)

³² "Die grossen Städte sind nicht wahr ; sie täuschen den Tag, die Nacht, die Tiere und das Kind ; Ihr Schweigen lügt, sie lügen mit Geräuschen Und mit den Dingen, welche willig sind" (Rilke, *das Stundenbuch*, 1959)

Les associations pour la préservation et la prospérité de l'Heimat

Sohnrey joua un rôle fondamental en développant l'idée de "colonisation intérieure" (*Innere Kolonisation*)³³. Il intervint aussi dans l'enseignement. Sa principale action fut la lutte contre l'exode rural³⁴. A partir d'études de Sering et de von der Goltz³⁵, il remarquait que c'étaient les plus pauvres des paysans qui partaient : il fallait donc améliorer les conditions de vie, remarque audacieuse alors que seule la question sociale urbaine était alors discutée. Il osait reprocher aux propriétaires fonciers de se plaindre de l'exode rural mais d'offrir aux paysans des conditions de vie si mauvaises qu'ils provoquaient eux-mêmes ces départs. En 1896, Sohnrey lança un programme de réformes des entreprises agricoles, mais fort conservateur : il visait aussi à la conservation de l'Etat. En fait, il réunit une grande partie des propositions du *Bund der Landwirte*. Pour lui, les rapports sociaux dans les campagnes étaient bons et avantageux parce que stables.

Son but était de réaliser une conception idéalisée de la campagne, fondée sur une vue rétrograde d'une prétendue "belle époque", stylisée par le romantisme agraire. Cette campagne idéale devait être presque entièrement séparée, isolée de la grande ville et former un territoire autonome comme aux origines, une idylle campagnarde³⁶. Cela impliquait l'abandon des théories de Hansen et Ammon qui exigeaient un flux constant des campagnes vers les villes. Il en résultait deux buts : limiter l'exode à l'excès de naissances (l'intérêt, *der Zins*) et non au capital (*Kapital*) démographique même ; d'autre part, s'assurer que ce ne serait pas les plus pauvres ou les plus riches qui partiraient, mais une tranche régulière de la population rurale. Dans les campagnes, devait naître une "réserve" de bonheur agraire et d'harmonie sociale qui présenterait le contraste d'un monde fondé sur la communauté et la culture, opposé au monde conflictuel des grandes villes basé sur la société et la civilisation. Thiel, l'un des chefs du *Verein* et représentant du point de vue patriotico-conservateur, comparait en 1903 l'agriculture américaine dont les campagnes étaient vides et qui employait une main d'oeuvre temporaire sans racine, avec l'agriculture allemande et sa hiérarchie de domaines grands, moyens et petits ; il préférait cette dernière, même si l'américaine produisait davantage de profit. Ces arguments nationalistes anti-américains éclipsaient les arguments rationnels. Cette exagération du point de vue romantique et cette négligence du point de vue économique sont typiques. L'un des buts était d'éviter la lutte des classes : "Alors, peu à peu, un sentiment de solidarité, puissant et inébranlable gagnera l'ensemble de la paysannerie, il ne sera plus possible de la briser en classes différentes et de les pousser les unes contre les autres."³⁷

La politique de "colonisation intérieure" échoua : elle se heurtait aux intérêts des propriétaires fonciers ; d'où, pendant la première Guerre, un retour aux idées de Paul de

³³ Cf le journal de Sohnrey *Archiv für innere Kolonisation* à partir de 1908-1909.

³⁴ Cf Sohnrey (1894) *Zug vom Lande und die soziale Revolution*.

³⁵ Cf M Sering (1893) *Die innere Kolonisation im östlichen Deutschland*, München ; von der Goltz *Lage der ländlichen Arbeiterverhältnisse* ; les travaux de von der Goltz furent présentés par Max Weber : "Zwei neue Schriften zur Landfrage im Osten", *Das Land* (1892/93), p 231 sqq.

³⁶ " Das Ziel war die Verwirklichung eines aus der Rückschau auf eine angeblich "gute alte Zeit" und aus agrarromantischen Denken stilisierten Ideals des flachen Landes als eines von der Grossstadt fast völlig getrennten und isolierten, ureigenen und eigenständigen Daseinsbereiches, einer ländlichen Idylle ausserhalb der Grossstadt."

³⁷ "Dann wird allmählich ein festes, unerschütterliches landwirtschaftliches Solidaritätsgefühl den ganzen landwirtschaftlichen Berufsstand umschliessen, und es wird nicht gelingen, die Landwirtschaft in die verschiedenen Klassen zu zersplittern und diese gegeneinander auszuspielen" *Das Land*, Jhg XXI, 1912/13, p. 222 ; cité p 94.

Lagarde sur le besoin d'espace vital à l'Est. La colonisation intérieure devint une colonisation extérieure : les ennemis de la grande ville se rapprochèrent des Pangermanistes !

Le mouvement "pour l'art local" (*Heimatkunstbewegung*)

Ce mouvement littéraire (Friedrich Lienhard et Adolph Bartels) combattait le *Zeitgeist* fin-de-siècle et s'opposait aux changements structurels de l'Allemagne. A la grande ville, il opposait la *Heimat* "naturelle" et "saine", la sédentarité (*Sesshaftigkeit*) à l'Exode rural et critiquaient le déracinement (*Verwurzelung*). En fait, il s'agissait là d'un mouvement européen (Cf Robert Minden.). C'était une réaction poétique, annoncée déjà par les bucoliques antiques, les poésies de bergers des Lumières, les oeuvres de Rousseau et en partie par la littérature de village allemande (*Dorfgeschichtenliteratur* : Immermann, Gotthelf et Auerbach ; voir aussi les aquarelles de Ludwig Richter). Ce mouvement, particulièrement vaste et important au tournant du siècle était décidément urbaphobe. Riehl avait prétendu que la grande ville ne pouvait produire que de bons techniciens et non pas des artistes, que tous les grands artistes allemands provenaient de la campagne. Julius August Langbehn menait le combat contre la ville et contre Berlin qui accueillait favorablement la littérature étrangère et était libérale et sociale-démocrate : "Berlin a été de tout temps le siège du Rationnalisme. Une tendance négative, une certaine doctrine intellectuelle, en dépit de tous les efforts extérieurs, domine le caractère des Berlinoises. Récemment encore, Bismarck a appelé Berlin "un désert de tuiles et de journaux"³⁸"

Langbehn s'inquiétait de voir l'esprit français, le "démon des Allemands" (*der Teufel der Deutschen*) conquérir trop facilement l'Allemagne : il accusait surtout Zola et appelait ce goût "plébéien" : "la maladie française". Il affirmait au contraire : "L'âme du paysan est l'âme du peuple." (*Bauernseele ist Volksseele*). Langbehn ajoutait : "Il faut désormais dresser les provinces contre la grande ville, la mettre en rang et la faire défiler." L'ouvrage eut un énorme succès et de grands effets. Toute cette propagande était assez ou très marquée d'antisémitisme (chez Bartels, surtout).

Autre exemple, Friedrich Lienhard, né 1865 en Alsace. Etudiant à Berlin, mais sensible et retiré, il ne s'y plaisait pas : "En avant vers Berlin, Il faut attaquer maintenant la cité noire.." (*Auf nach Berlin ! Bestürmt wird nun die schwarze Stadt*, 1888) et il inventa le slogan du *Heimatkunstbewegung* : "Quittons Berlin" (*Los von Berlin*) . Il critiquait violemment le sentiment décadent des fin-de-siècle. Plus artiste que politique, il annonçait un 20^e siècle, "siècle de l'harmonie". Il détestait le naturalisme d'un Zola et ces romans étrangers et allemands qui ne parlaient que des grandes villes. Il recommandait l'éloignement de la ville, la décentralisation, la "déberlinisation des esprits" (*Abkehr von der Grossstadt, Dezentralisation, Entberlinerung des Zeitgeistes*).

Adolf Bartels (né 1862) fut un nationaliste, agressif et extrémiste, un antisémite fanatique très engagé en politique. : "Débarrassons-nous de ce Berlin enjivé", mais il tenait le Christ "pour un pur Aryen"...

³⁸ "Berlin ist von jeher ein Sitz des Rationalismus gewesen. Ein negativer Zug, eine gewisse geistige Lehre bei und trotz aller äusseren Betriebsamkeit überwiegt im Charakter des Berliner. Noch vor kurzem erst hat Bismarck Berlin 'eine Wüste von Ziegelsteinen und Zeitungen' genannt.. " (Langbehn, (1890) *Rembrandt als Erzieher*, p 112)

L'immense succès du livre de Langbehn montre que la bourgeoisie rêvait d'utopies agraires, d'un mouvement puissant vers l'harmonie sociale et la glorification de la nature. Le grand danger vint de ce que les idées de Langbehn pénétrèrent dans la pédagogie et les manuels, ce qui leur donna une importance énorme. Le mouvement *Heimatkunst* prit, entre 1900 et 1920, un énorme essor et conduisit à la littérature *Blut und Boden* (terre et sang), chère aux Nazis.

Le Heimatschutzbewegung

L'union "*Bund Heimatschutz*" fut créée à Dresde en 1904. Son but était la protection du pays allemand dans ses particularités naturelles et historiques : protection des monuments, des paysages, des architectures, de la flore et de la faune, des formations géologiques particulières, des moeurs, des habitudes, des costumes, des fêtes,.. On observe une grande parenté entre ces différents mouvements. En fait, il s'agissait d'un mouvement international : en Autriche (*Zentralstelle zur Erhaltung künstlerischer Denkmäler*), en Grande-Bretagne en 1894, grâce à Ruskin (*National Trust for Places of Historic Interest or Natural Beauty*), en France (1900 : *Société pour la Protection des Paysages de France*), en Pologne (*Polska sztuka stosowana*), en Suisse (1905, *Ligue pour la Conservation de la Suisse Pittoresque*). En outre, ces mouvements se réunirent en congrès internationaux (1909, Paris ; 1912, Stuttgart,..)

Hermann Lüns y exerça une influence considérable³⁹, dans le sens d'un conservatisme patriotique et réactionnaire. Le géographe Ratzel (mort en 1904) signa le texte de fondation du *Bund Heimatschutz*. En réalité, Friedrich Ratzel établit les fondements théoriques du *Bund Heimatschutz*, qui servirent plus tard à établir l'idéologie du "*Blut und Boden*" nazie. Beaucoup de membres du Bund s'engagèrent ensuite dans les rangs des Nazis. Le Bund voulait aussi former le goût du public et lutter, avec raison, contre le mobilier urbain néogothique.

Ernst Rudorff, pianiste et compositeur, fut le plus virulent et le plus connu des membres du *Heimatschutz*. Il publia en 1897 un texte court qui eut un grand succès⁴⁰. Très réactionnaire, il s'opposait particulièrement au tourisme des habitants des grandes villes, voulait que les paysans refusent l'usage de machines puissantes, condamnait les chemins de fer et tonnait contre l'"Internationale rouge". Il existait en fait une grande parenté entre ces différents mouvements.

Le mouvement des cités-jardins (*Gartenstadtbewegung*)

Le mouvement des cités-jardins⁴¹ atteignit l'Allemagne avec la fondation de la *Deutsche Gartenstadtgesellschaft* en 1902. Les idées de Howard connurent un grand succès dans toute l'Europe, en Russie et aux USA. En Allemagne, l'antisémite fanatique Theodor Fritsch avait précédé Howard. Il était peu connu pour ses idées d'urbanisme (*Die Stadt der Zukunft*, Leipzig, 1896), mais plutôt pour ses livres antisémites et sa revue "*Der Hammer*". Il était très choqué que dans beaucoup de grandes villes, le bordel se trouvât souvent auprès de l'église. Critiquant la nature irrationnelle, inefficace et anti-économique des grandes villes, il

³⁹ Lüns H (1905) *Die Geführung unserer Tierwelt* ; cité p 131.

⁴⁰ Rudorff E (1897) *Heimatschutz*, München.

⁴¹ Howard E (1898) *To Morrow, a Peaceful Path to Real Reform*

imaginait une ville en cercles concentriques autour d'une place d'où rayonnaient de grandes voies radiales. En fait, son programme était autoritaire sinon déjà totalitaire. Fritsch oubliait que la ville était le miroir de la société et voulait faire de la société le miroir de la ville. Le concept de la *Gartenshaft* était typiquement social-révisionniste (la partie révisionniste de la SD la soutint).

Romantisme agraire, Grandes villes et buts de guerre

Bethmann-Hollweg en 1912, Fürst von Bülow (qui avait quitté le pouvoir depuis longtemps) en 1916, s'inquiétaient de l'exode rural, de la croissance des grandes villes et de leur manque de fertilité. Le recul des naissances commença, à partir de 1910, à inquiéter et nourrit la propagande urbaphobe d'un nouvel argument. (Otto Corba, par exemple, in *Das Land*, 1911-12, partageait les familles en "stériles" (*Unfrüchtige*), toutes localisées dans les villes, bien sur, en "sous-fécondes" (*Unterfrüchtige*) et "pleinement fécondes" (*Vollfrüchtige*). Ce sentiment était aggravé par la tension internationale. En outre, la Sozial-Demokratie était devenue révisionniste et réformiste et non plus révolutionnaire. Les arguments contre la ville devinrent alors principalement démographiques, militaires et économiques. On négligea davantage les rôles culturels et de réservoir d'emploi de la ville.

Les urbaphobes voulaient à la fois une augmentation de population, mais aussi que les grandes agglomérations n'en profitent pas. La colonisation intérieure prit alors des allures très impérialistes. Dès le début, la guerre servit d'argument aux urbaphobes : l'Allemagne aurait été perdue sans les campagnes, sans les "paysans solides et vigoureux" (*feste, kernige Bauern*) et sans la production de vivres locale.

Mais les paysans ne trouvaient pas assez de terres ! Cependant, on n'osait critiquer les grands domaines de l'Est, d'où la propagande pour faire des conquêtes à l'Est. Le terme *Lebensraum* apparut dans *Das Land* en 1916/17. L'Allemagne devait développer une Ostpolitik au lieu de conquérir des colonies extérieures. Sonntag, pour remédier au manque de terres, écrivait : " Le progrès de la puissance romaine fut en partie facilité par le fait que le beau mot d'"humanité" n'avait pas été encore inventé et que l'on pouvait alors douter de l'égalité de la valeur et des droits de tout ce qui avait face humaine." ⁴²

Les Allemands devaient s'emparer de territoires étrangers en profitant de cette guerre, mais ils ne devaient pas y introduire de masses urbaines défectueuses : "Mais, et ce doit être un point fondamental, la terre nouvellement conquise doit être déblayée d'un type de notre population qui a causé, à l'est comme à l'ouest, des difficultés, accumulera de nouveaux désastres et nous exposera surtout au danger d'une dégradation raciale de nos qualités populaires." (Sonntag, p 125 sqq, cité p 171). D'autres ensuite reprirent cette idée. Ainsi, l'urbaphobie aboutit à développer un impérialisme extérieur teinté de fortes tendances racistes.

⁴² Sonntag ""Neue Wege deutscher Kolonialpolitik" in *Archiv für innere Kolonisation*, 1914/15 : 'Eine gewisse Erleichterung fand das römische Vorgehen dabei allerdings in dem Unstande, dass damals das schöne Wort 'Humanität' noch nicht erfunden war und das man auch in die Gleichwertigkeit und Gleichberechtigung alles dessen, 'was Menschenantlitz trägt', gelinden Zweifel setzen zu dürfen glaubte." (p 120 ; cité p 170)

Idéologies et mouvements entre 1918 et 1929/30

La guerre développa un sentiment d'encerclement, le besoin d'unité patriotique, l'exaltation des valeurs patriotiques, conservatrices et paysannes. Les urbaphobes ne prirent plus la peine de combattre la grande ville car ils pensaient que guerre allait d'elle-même démontrer le bien-fondé de leurs critiques, que cela avait été une erreur de pousser l'Allemagne vers une société industrielle. On espérait que la guerre, en tant que "transformatrice de toutes les valeurs" (*Umwerteter aller Werte*) permettrait de changer de voie.

Les milieux patriotico-conservateurs et réactionnaires publièrent (à Munich !) en 1917 un journal "Le renouveau de l'Allemagne" (*Deutschlands Erneuerung*) qui devint de plus en plus un point de rassemblement de ces idées : il réclamait fondamentalement le retour de l'Allemagne à une société agraire. La défaite fut une catastrophe pour ces idées. La population se rendait mal compte des progrès énormes qu'avait faits l'industrie durant et pour la guerre. Outre l'abdication de l'Empereur, on assista au début de la Démocratie et au développement d'une société capitaliste libérale et industrielle autour des grandes villes. Le pouvoir allait aux socialistes honnis.

Les urbaphobes renforcèrent leur programme : l'impression d'"un crépuscule des Dieux" de l'ancien système se renforçait avec la guerre civile de 1919/20, avec le traité de Versailles et surtout avec l'inflation. Le Passé apparaissait comme une époque idyllique de stabilité, de sûreté, d'ordre, d'unité ; le présent semblait la phase d'agonie d'une société engagée dans une fausse direction. Il est vrai que les cercles socialistes croyaient aussi que la société présente était condamnée au déclin.

Oswald Spengler, le prophète du déclin le plus populaire

L'oeuvre de Spengler eut un immense succès parce qu'il exprimait ce que tout une partie de bourgeoisie éclairée attendait pour donner un sens à ce chaos. Il fut l'idéologue d'une bourgeoisie imprégnée d'une culture pessimiste. La résonance que cette polémique rencontra montre clairement, comme d'autres événements politiques contemporains, qu'étaient apparus en Allemagne une Démocratie sans un nombre suffisant de démocrates, une République sans assez de républicains, une société industrielle dans laquelle une partie remarquablement importante de la population était encore prisonnière des catégories de pensée d'une société agraire⁴³.

Avec Spengler, commença la radicalisation du langage contre la grande ville. Spengler avait commencé à écrire son livre avant la guerre mais il le publia en 1918, en pleine crise. Le second volume parut en 1922, juste avant la grande crise de la République de Weimar. Le déclin de l'Occident fut souvent mal compris comme "le déclin des Hohenzollern et des Habsburg". La polarisation entre Grande ville et Province, entre métropole mondiale et centres provinciaux représentait, dans la philosophie de l'histoire de Spengler, le fil rouge qui traversait l'ensemble de ses considérations. Pour Spengler, cette polarité était le symptôme

⁴³ Die Resonanz, die dieser apodiktische Polemiker fand, zeigte deutlicher als manche Reaktion auf politische Ereignisse, dass in Deutschland eine Demokratie ohne genügend viele Demokraten, eine Republik ohne genügend viele Republikaner und eine Industriegesellschaft entstanden waren, in der ein beachtlich grosser Teil der Bevölkerung noch immer in agrargesellschaftlichen Denkkategorien befangen war. (p 179)

d'un déclin inévitable et de la longue agonie d'une culture : l'histoire mondiale était l'histoire de la ville (*Weltgeschichte ist Stadtgeschichte*, Spengler)

Il voyait chaque culture comme un organisme qui naissait, se développait et mourait. Il pensait avoir identifié des formes typiques de ces phases : une "langue des formes" (*eine Formensprache*). Le symptôme général, dans toutes les cultures, de la phase de déclin était la "ville mondiale" (*Weltstadt*)⁴⁴. "Au lieu d'un monde, une ville, un point dans lequel la vie entière de vastes contrées s'est concentrée, pendant que le reste dépérit ; au lieu d'un peuple bien formé grandi avec la terre, un nouveau nomade, un parasite, l'habitant des grandes villes, l'homme des faits, pur, sans tradition, en masses informes et fluctuantes, irrégulier, intelligent, stérile, avec une profonde antipathie pour la paysannerie (et sa forme la plus haute, la noblesse terrienne), bref, un pas monstrueux vers l'anorganique, vers la fin."⁴⁵

Spengler oppose Kultur et Zivilisation : quand les villes de culture (*Kulturstädte*) triomphent et se répandent sur le territoire, on passe de la phase de la culture à la phase de la Civilisation qui marque le début du déclin. Ainsi la Civilisation devient un outil du Kulturpessimismus. "Maintenant, la ville géante dévore la campagne sans se rassasier, réclamant sans cesse de nouveaux flux humains." "Les anciennes villes grandissent et débordent d'une façon informe : leur croissance organique s'arrête, commence l'entassement "anorganique" dans des immeubles de location (*Mietkasernen*), de vrais 'machines à dormir'".

Enfin, la grande ville est remplacée par la "capitale mondiale" (*Weltstadt*), "la ville en tant que monde, en face de laquelle aucune autre ne doit exister" (*"die Stadt als Welt, neben der es keine andere geben soll"*, Bd 2, 111). Ce colosse de pierre (*Steinkoloss*) est le symbole de l'absence absolue de formes, de l'anti-naturel, de l'artificiel, de l'éloignement de la terre "maternelle", de l'apparition d'un nouveau type d'hommes coupé de la paysannerie, de la terre maternelle et donc, de la manière naturelle de vivre le destin, le temps et la mort, un nomade, un parasite.

Autre symptôme du passage de la Kultur à la Civilisation, la transformation du peuple (Volk) en Masse. La Masse est anorganique, sans lien avec le passé et sans futur. Elle est représentée par le Quatrième Etat (*Vierter Stand*) des prolétaires, qui a perdu la Tradition et les Coutumes, le Style et la Forme, la peur devant l'autorité transmise. Cette masse informe déteste toute forme : toutes les différences naturelles de rang, de propriété ordonnée et même de connaissance organisée. Elle déteste les paysans, "les seuls êtres organiques qui survivent dans ce chaos comme une culture de la réminiscence : la Masse est la fin, le néant radical" (*"Die Masse ist das Ende, das radikale Nichts"* Bd 1, p 48).

Les partis de gauche flattent les masses, font du travailleur l'idole de l'époque. Le rationalisme et le principe plébéien de l'égalité détruisent toutes les bases des différences hiérarchiques naturelles (*natürliche Rangunterschiede*), méprisent la qualité et louent la quantité. "Ainsi apparaît la démocratie de ce siècle, non pas une forme, mais l'absence de

⁴⁴ Cf Spengler (1917-22) *Der Untergang des Abendlandes*, 2 vol, München, Bd 1, p 115, 398, 500.

⁴⁵ "Statt einer Welt eine Stadt, ein Punkt, in dem sich das ganze Leben weiter Länder sammelt, während der Rest verdorrt ; statt eines formvollen mit der Erde verwachsenen Volkes ein neuer Nomade, ein Parasit, der Grossstadtbewohner, der reine, traditionslose, in formlos fluktuierender Masse auftretende Tatsachenmensch, irreligiös, intelligent, unfruchtbar, mit einer tiefen Abneigung gegen das Bauerntum (und dessen höchste Form, den Landadel), also ein ungeheurer Schritt zum Anorganischen, zum Ende." (Bd 1, p 45 ; cité p 182)

forme devenue, à tous les sens, un principe, le parlementarisme en tant qu'anarchie constitutionnelle, la République en tant que négation de toute forme d'autorité."⁴⁶

"La stérilité de l'homme civilisé est un fait physiologique indéniable qui ne peut être compris que comme un penchant métaphysique à la mort". La dernière barrière est finalement rompue lorsque le peuplement paysan est anéanti par la ville mondiale et conduit à la mort. L'exode rural prend alors des formes catastrophiques. "Le cinéma, l'expressionnisme, la théosophie, les combats de boxe, les danses nègres, le poker et les courses de chevaux sont les signes du déclin de la culture occidentale." La décadence est un destin. Spengler prenait un point de vue d'"oiseau", ce qui lui évitait un nationalisme étroit : il parlait de tout l'Occident. C'est pourquoi, bien qu'il eût été utilisé abondamment par les Nazis, il ne fut jamais nazi. De même, il ne partageait pas l'espoir des romantiques agraires d'un renouveau : il le croyait impossible.

Trois épigones de Spengler : Grimm, Korherr und Falke

Viktor Grimm, longtemps médecin en Afrique puis à Berlin, publia en 1929 "Le combat de la paysannerie contre la grande ville" (*Der Kampf des Bauerntums mit der Grossstadt*). Il jugeait l'homme des grandes villes aussi affaibli que les animaux domestiqués. C'était un argument fondamental, répété par tous les urbaphobes. Le syndrome des grandes villes consistait en la désintégration de la famille, le divorce, le déclin des bonnes mœurs, le pessimisme envers le futur et se manifestait dans la chute de la natalité. Il utilisait la comparaison avec la France où tout ces symptômes étaient plus graves encore. Pour Grimm, l'intellect était hautement suspect.

Richard Korherr, statisticien, occupa de hautes positions dans la statistique publique sous les Nazis. Il publia un ouvrage polémique contre Berlin ("Berlin en 1930"). Il n'admirait pas particulièrement les paysans mais détestait Berlin parce qu'il pensait que le problème de cette ville était un problème pour toute l'Allemagne et même pour l'Occident. Berlin était "une ville internationale, à moitié barbare, sans âme. Avec ses masses humaines, son art massif, son esprit massif, elle jette, avec son poison, un dernière éclat avant de s'éteindre. Un point unique qui attire et détruit toute vie, comme jadis Rome"⁴⁷

Alors qu'à l'époque wilhelminienne, on ne percevait qu'un danger futur, ce danger était devenu réel et explique les termes haineux de Korherr. Il lui fallait caractériser une grande partie de la population des grandes villes comme "spirituellement et physiquement de qualité inférieure" ("*geistig und körperlich minderwertig*") : "les lettrés sur-intellectuels, les femmes artistes avec des lunettes d'écaille, un visage sec et un nez pointu, les yeux vides, épuisées par de trop longues nuits,..". Sa haine explosait encore plus loin : "Cette littérature pitoyable, cet art caricatural, l'en-nègrement, la lutte contre la religion et le peuple et tout ce qui est sacré dans notre culture, la dérision de tout idéal, cela exprime une décadence spirituelle, en un mot, le nihilisme."⁴⁸

⁴⁶ "So entsteht die 'Demokratie' des Jahrhunderts, keine Form, sondern die Formlosigkeit in jedem Sinne als Prinzip, der Parlamentarismus als Verfassungsmässige Anarchie, die Republik als Verneinung jeder Art von Autorität." (S, Jahre, p 26 ; cit'ée p 185).

⁴⁷ "Halb barbarisch, seelenlos, international- Weltstadt im Russen Format. Mit ihren Menschenmassen, Kunstmassen, Geistesmassen, mit ihrem Gift ein letztes Aufleuchten von dem Erlöschen. Ein einziger Punkt, der alles Leben anzieht und verzehrt, wie einst Rom" (p 371 ; cite 201)

La grande ville était qualifiée avec des termes introduits déjà par Spengler : décadence, destruction, nihilisme, bolchevisme spirituel, en-nègrement,... (*Entartung, Zersetzung, Nihilismus, Bolschewismus des Geistes, Verniggerung*). Korherr, comme Spengler, annonçait la chute (*Untergang, Niedergang*) du monde occidental et de Berlin. La fatigue des habitants apparaissait dans l'importance du suicide, et du suicide des familles par la chute de la natalité. Il proposait une description du processus fascinant de la décadence : Berlin (*der Moloch Deutschlands*) ruinait la campagne. En fait, Korherr faisait de grands efforts pour opposer la Province (tout ce qui n'était pas Berlin) à la capitale de la République de Weimar.

Friedrich Falke fut Recteur de l'Université de Leipzig en 1929. Il fit un discours fameux en sa capacité officielle : (Rektoratrede) : "L'exode rural, ses origines et ses effets." Il reprenait le vieux thème (faux) de la stérilité de la grande ville qui se nourrissait de la population de province. Tant que la population rurale demeurait stationnaire, il n'y avait pas de danger, l'exode pouvait même être utile. Mais l'on courrait à la catastrophe si la population rurale déclinait. Il fallait assurer "la nourriture de notre peuple de la propre glèbe du sol du pays" ("*die Ernährung unseres Volkes aus eigener Scholle des Heimatsbodens*"). Il fallait aussi éviter l'afflux de populations slaves. Falke croyait possible de limiter l'exode et d'éviter la décadence.

Fatalisme spenglérien et activisme populiste

L'idée fondamentale de Spengler était que la décadence était inévitable, même si un césarisme essayait de la retarder. Ses épigones transformèrent son fatalisme en un système de pensée politique réactionnaire et contre-révolutionnaire (surtout chez Grimm et Korherr). Le rêve néo-romantique d'un retour au bon vieux temps, le développement d'une nouvelle société agraire avaient été détruits par la critique de Spengler: on n'y croyait plus. Le rêve parut plutôt un autre symptôme de la décadence. Après la guerre, tous les mouvements de *Heimatkunst, Heimatschutz* ou *Gartenstadt*, stagnèrent et s'affaiblir, mais ils avaient beaucoup influencé les manuels scolaires et la Pédagogie et, par elle, la population et surtout les jeunes.

Après la guerre, Spengler fut au centre des discussions. Mais déjà avant 1914, de nouveaux arguments contre la grande ville avaient paru : Adolf Bartels était violemment anti-sémite : "Celui qui, à notre époque, n'est pas anti-sémite, n'est pas non plus un bon Allemand ("*Wer in unserer Zeit nicht Antisemit ist, der ist auch kein guter Deutscher*", 1913). Max Robert Gerstenhauer⁴⁹ (devenu plus tard, chef du Mouvement des lycées agricoles) redoutait le "crépuscule des Ariens" ("*Arierdämmerung*"). Il recommandait l'élimination des faibles, des malades. Au tournant du siècle, apparurent de petites sectes qui voulaient améliorer et faire régner une pure race allemande⁵⁰ ("*Rassenhochzucht*"). Par exemple, en 1902, le Dr Alfred Damm fonda à Berlin l'"Union allemande pour la régénération" (*Deutsche Bund für Regeneration*). A Vienne, Jörg Lans von Liebenfels fonda l'"Ostara", la bibliothèque des hommes blonds (*Bücherei der Blonden und Mannesrechtler*) : il fut le maître à penser de

⁴⁸ "Diese erbärmliche Literatur, diese fratzenhafte Kunst, die Verniggerung, der Kampf gegen Religion und Volk und alles heilige in unserer Kultur, die Verhöhnung jedes Ideals : das alles ist ein Ausdruck geistiger Entartung, mit einem Wort : Nihilismus." (Ebenda, p 410 ; 204).

⁴⁹ Gerstenhauer R M (1913) *Rassenlehre und Rassenpflege*.

⁵⁰ Thème peu étudié; cf Mosse G L (1966) *The Crisis of German Ideology, Intellectual Origins of the IIIrd Reich*.

Hitler⁵¹. Déjà, en 1909, Theodor Fritsch, le planificateur de la "ville de l'avenir" (*Stadt der Zukunft*) et anti-sémite radical, rénovait une communauté rurale (*Landsiedlung*).

Ces prophètes avaient simplement adopté les ressentiments réactionnaires anti-urbains, anti-démocratiques et anti-civilisation de Spengler, sans accepter ses fondements philosophiques et son pessimisme. Ils voulaient agir : "Seule l'action peut nous sauver" (*Nur die Tat kann uns retten*). Ils réclamaient une posture héroïque et un combat héroïque pour une renaissance populaire (*völkisch*). Ils prétendaient représenter seuls la tradition allemande authentique, se tenir au-dessus des partis, au-delà des intérêts particuliers, pour le bien de la communauté de sang allemand. Ils se présentaient comme des "mouvements", non des "partis". Ils pratiquaient le culte du soldat revenu du front qui avait représenté les vertus paysannes dans cette guerre industrielle. La guerre avait montré que l'homme n'était pas complètement décadent et qu'il pouvait donc éviter le déclin prédit par Spengler. Après avoir mené glorieusement le combat contre l'ennemi extérieur, il fallait maintenant le conduire contre l'ennemi intérieur, contre l'esprit "non-allemand" (*undeutsch*) de la grande ville.

Ce thème, abondamment développé après la guerre, n'avait cependant rien à voir avec les villes. Spengler avait reconnu que les transformations de la société étaient trop importantes pour être combattues dans un seul pays. Mais ses successeurs, très nationalistes et activistes, prétendirent que l'Allemagne pouvait sortir seule de cette voie capitaliste et trouver son propre chemin. Ils voulaient plus que la restauration de l'empereur : le retour à une Allemagne ancienne sans expliquer comment y parvenir et que faire d'une industrie si puissante. Ils rêvaient d'un "retour à la terre" (*Reagrarisierung*). Ils exercèrent une influence décisive sur le Nazisme et ses conceptions sociales et économiques anachroniques. L'idéologie "*Blut und Boden*" de Darré en provient directement : il ne l'a pas inventée.

Bruno Tanzmann et le mouvement allemand des collèges agricoles (*Deutsche Bauernhochschulbewegung*)

Tanzmann fut une figure capitale dans l'histoire du romantisme agraire, de l'urbaphobie et des SS. Il eut une grande influence sur Darré et Himmler. Ce fut le seul paysan qui ait eu un rôle important dans l'urbaphobie allemande. Né en 1878 dans la région de Zittau (frontière de Saxe), il fut paysan pendant de nombreuses années. Autodidacte⁵², ses idées provenaient de Schopenhauer : idéologie de la race et nationalisme du *Heimatkunst*. Il fut aussi très influencé par Bartels. En 1910, il abandonna sa terre pour aller lutter contre "l'usurpation arrogante des Juifs et leur occupation de l'industrie." (*jüdische Anmassung und das Vordringen der Industrie*). Il s'installa à Hellerau, une ville-jardin près de Dresden, qui lui plut beaucoup. Il publia pendant la Grande Guerre. Avec un nationalisme violent, il développait l'idée que le peuple allemand se dégradait en acceptant la pensée étrangère. Il désignait deux ennemis : l'Humanisme et le Cosmopolitisme, en s'inspirant du Danois Severin Grundtvig qui avait créé un mouvement de collèges populaires (*Volkshochschulbewegung in Dänemark*). Ce théologien et poète populaire danois détestait l'Humanisme des classes supérieures et croyait à la culture populaire des paysans : il voulait briser le monopole culturel

⁵¹ Cf Daim W (1958) *Der Mann, der Hitler die Ideen gab*, München

⁵² [Ce personnage n'est pas sans rappeler, en France, Gustave Thibon, avec la même culture élémentaire et des idées analogues.]

des hautes classes dans un Danemark encore pré-industriel et susciter un mouvement "national-religieux" grâce à un retour à l'histoire et aux mythes nationaux (surtout après la défaite danoise de 1864 devant la Prusse).

En 1914, Tanzmann se réjouit de la guerre qui allait permettre une renaissance conservatrice et nationale. "Dieu merci, la guerre est arrivée" (*Der Krieg ist Gott sei Dank gekommen*). En 1919, il fonda une maison d'édition, "l'édition des la croix gammée" (*der "Hakenkreuz-Verlag"*) à Dresde, publia en 1920, "l'annuaire de la croix gammée" (*Hakenkreuz-Jahrweiser*) et finalement un journal, "Le collège du paysan allemand" de 1919 à 1928 (*die Deutsche Bauernhochschule. Zeitschrift für deutsche Bauernkultur und den germanischen Bauernhochschulgedanken*). En 1923, six collèges fonctionnaient. Leur programmes ne se limitaient pas à des questions agraires, mais au contraire, fondés contre la République de Weimar, ils formaient une mentalité populo-raciste (*völkisch-rassistisch*). Jeunes et vieux se réunirent autour de Tanzmann et de son mouvement. Il réclamait "un refus conscient de la culture urbaine sur-raffinée, de ses jouissance et de ses maladies raciales, un refus de l'industrie et de la fragmentation de l'homme en travailleur partiel, de tous les systèmes fantasmatiques et mathématiques assurant le bonheur humain, de toute la sagesse des livres ; tout sera remis en question en face de la nature vivante et saine."⁵³ Tanzmann se suicida en 1939, après une crise psychologique et financière commencée en 1926-27.

Il représentait un mouvement non plus conservateur, mais plutôt réactionnaire, une idéologie révolutionnaire agressive. Faire à nouveau de l'Allemagne une nation paysanne ne conduisait pas seulement à détruire les résultats concrets et matériels des changements structuraux et en particulier, la grande ville, mais aussi à anéantir les biens culturels accumulés en un siècle, les traditions établies depuis cent ans, les connaissances scientifiques, tous les progrès qu'avaient faits l'art et la science.⁵⁴ Dans cet ensemble de théories de la décadence, la grande ville jouait le rôle central. En elle et presque seulement en elle se trouvaient réunis les maux du siècle, en elle continuaient les évolutions qui conduisaient nécessairement au déclin. Tanzmann utilisait les indications de Tacite : les Germains n'avaient pas vécu dans des villes comme les Romains.

En outre, la grande ville était pleine de juifs qui salissaient le sang allemand : "péchés contre le sang" (*Sünde wider das Blut*). Seule la grande ville permettait "que nos jeunes filles allemandes se livrent aux libertins juifs, même à la soldatesque française venue des déserts africains et engendrent ainsi des bâtards."⁵⁵ La femme de la grande ville, que Tanzmann identifiait à "la vamp", "est une femme qui a oublié son devoir de maternité et qui remplace le lavage du linge par le maquillage, le travail par la roulette et le tennis". Tanzmann allait plus loin que ses prédécesseurs : il voyait la ville et la campagne comme deux territoires séparés

⁵³ "eine allgemeine bewusste Absage an die überfeinerte Stadtkultur, mit ihren Genüssen und Geschlechtskrankheiten, an die Industrie und die Zerstückelung des Menschen zum Teilarbeiter, an alle phantastischen und mathematischen Menschheitsbeglückungssysteme, an alle Wasserröhren der Bücherweisheit und Sakramente der Dogmen, alles wird in Frage gestellt vor der lebendiger, heiligen Natur" (Tanzmann, *Bauernkultur*, p 3 ; cité p 230)

⁵⁴ "In diesem Ziel, Deutschland wieder zu einem Bauernland zu machen, war nicht nur eine Vernichtung ganz konkreter und materieller Ergebnisse des Strukturwandels- etwa der Grossstadt- impliziert, sondern eine Vernichtung der in diesen hundert Jahren erworbenen Kulturgüter, eine Vernichtung nahezu aller in dieser Zeitspanne entstandenen Traditionen, wissenschaftlichen Erkenntnissen und Lehrmeinungen, aller Fortschritte in Kunst und Wissenschaft." (Bergmann, p 230)

⁵⁵ Kruse (1918) *Die Veredelung der deutschen Bauerngeschlechter.*, p 24

dont les habitants devaient se combattre à cause d'intérêts et d'intentions différents. Cette lutte ressemblait à une lutte des classes déplacée. Von Müller-Berneck écrivait en 1924 : "L'Allemagne a entrepris de conduire les peuples aryens du monde entier vers un but : revenir à la paysannerie comme barrage contre l'inculture mondiale internationale d'inspiration juive et contre le déclin de l'Occident."⁵⁶

Tanzmann annonçait aux paysans que les prolétaires de la grande ville essayaient de les dominer et de les détruire : l'"armée endormie" des paysans devait se réveiller. Il voulait que le terme "paysan" devînt laudatif. Le paysan avait un devoir bien plus grand que la culture du sol : "Nous voulons être les bâtisseurs de l'esprit allemand !". Cette conviction allait jusqu'au religieux et au mystique : "L'ensemble de la paysannerie allemande a reçu un appel et une mission secrète : aider à faire surgir une nouvelle vie spirituelle pour guérir l'ensemble du peuple allemand". "L'Humanisme, en tant que mélange de diverses cultures européennes et son compagnon, le Rationalisme ont détruit l'unité du peuple allemand". La culture de la grande ville avait déjà commencé à pénétrer dans les campagnes et à détruire les reliques de la vieille culture germanique. Il fallait réagir en réveillant chez tous les Allemands, en commençant par les paysans, "l'Allemand qui dort en nous".

Le premier but de Tanzmann était de créer un rassemblement des paysans allemands en un puissant mouvement politique ; le but final était la création d'un nouvel homme allemand (*Die Schaffung eines neuen deutschen Menschen*) Il devait être le seul homme "organique". Tanzmann proclamait : "Le sommet de la féminité n'est pas, comme les démocrates juifs et les partisans des droits des femmes le disent, le droit de choisir sa vie et d'accéder aux professions masculines, mais l'accomplissement de sa maternité."⁵⁷ Il recommandait un ferme eugénisme : "Les êtres de qualité inférieure seront castrés, les handicapés seront empoisonnés, seuls les hommes sains, les forts ont le droit de vivre."⁵⁸ Il fallait ramener aux champs les travailleurs urbains qui étaient encore racialement propres pour gagner "le nouveau combat allemand pour la liberté", mais personne n'expliquait ce que serait cette liberté. Sans doute, surnageaient les souvenirs des guerres de libération du temps de Fichte, contre Napoléon. Ce devait être probablement un combat intérieur contre la ville et les Juifs⁵⁹.

Le mouvement Artaman

Ce fut, parmi tous les mouvements de jeunes qui apparurent après la Grande Guerre, le seul entièrement consacré à l'exode rural et à l'urbaphobie. "C'était une communauté de jeunes, garçons et filles, venus de toutes les tendances nationalistes, qui voulaient quitter la vie malsaine, destructrice et superficielle des villes, particulièrement des grandes villes, vers la campagne, vers un type de vie saine, dure, liée à la nature. Ils refusaient l'alcool et la nicotine, tout ce qui n'était pas utile à un développement sain de l'esprit et du corps. En outre,

⁵⁶ "Deutschland übernimmt die Führung des arischen Volkstums der ganzen Welt mit dem Entschluss : Zurück zum Bauerntum als Bollwerk gegen die internationale Weltunkultur jüdischer Herkunft und gegen den Untergang des Abendlandes"

⁵⁷ Tanzmann, *Frau der Bauernkultur*, p 4.

⁵⁸ "Die Minderwertigen werden kastriert, die Missgeburten bekommen den Schlaftrunk, nur das Gesunde, Triebkräftige hat Lebensrecht" (Tanzmann, cité p 243)

⁵⁹ Cf la thèse de Eva Reichmann (1956) *Die Flucht in den Hass, Die Ursachen der deutschen Judenkatastrophe*, Frankfurt.

ils cherchaient de cette façon à retrouver la terre d'où étaient sortis leurs ancêtres, la source de vie du peuple allemand, les saines communautés paysannes."⁶⁰

Bruno Tanzmann fut le fondateur, Heinrich Himmler, l'un des chefs (*Gauführer*), d'Artaman. Richard W Darré, futur Ministre nazi de l'agriculture, Baldur von Schirach, qui devint chef des Jeunesses hitlériennes en firent partie. Le *Bund Artam* organisait le retour de jeunes à la terre, mais plus encore, il visait les buts de Tanzmann : un état paysan et la conquête de terres agricoles à l'est. Bund Artam fut créé en 1923, au coeur de la grande crise (occupation de la Ruhr et terrible inflation) par Willibald Hentschel qui s'inquiétait de voir des paysans allemands fuir vers les villes et être remplacés par des Polonais.

Déjà les mouvements de jeunesse précédents avaient contenu des tendances profondes, encore inarticulées, vers l'urbaphobie, comme par exemple l'ancienne chanson de voyage : "Nous quittons les murs gris de la ville pour aller dans les forêts et les champs ; que celui qui reste s'enlise". Ces chansons trahissaient, chez d'une jeunesse des grandes villes, le désir de s'opposer au monde moderne. Il ne faut pas oublier que ces mouvements de jeunes avaient été fondés en même temps que les mouvements de renouveau néo-romantiques, et que Sohnrey et Langbehn les avaient bénis. Ces mouvements de jeunes furent l'expression agro-romantique d'une urbaphobie dans une bourgeoisie urbaine qui ne pouvait ou ne voulait réaliser son désir de retour à la terre. Ces mouvements étaient en partie des rébellions contre le père, mais surtout contre l'inconséquence du père qui avait joué, sans les réaliser, avec des rêves de retour à la terre.

Après la Grande Guerre, ces mouvements de jeunesse devinrent plus racistes et plus politiques, plus urbaphobes encore. Ils furent typiques dans toute l'Europe : services du travail (*Arbeitsdienst*) des jeunes (réalisés en Bulgarie, en Islande, en Suisse). Les jeunes garçons et filles de moins de 18 ans étaient invités à s'inscrire auprès de l'Editeur de la Croix gammée (*Hakenkreuz-Verlag*) pour former des équipes Artaman sous un guide (*Führer*)⁶¹. Les équipes commencèrent à fonctionner à Paques 1924. Tanzmann dut quitter le *Bund Artam* en 1926, mais il y garda beaucoup d'influence. "Le moment est venu où le paysan doit être le guide" clamait-il. Les slogans d'Artaman étaient clairs : la grande ville était proclamée "Moloch", "Tombeau de l'humanité", "Assassin des masses". Il ne s'agissait plus d'adapter l'idéologie à la réalité, mais la réalité à l'idéologie. "Travailler la glèbe est servir le peuple ; servir le peuple est servir Dieu".

Les Artamanen voulaient restaurer, non pas l'empire des Hohenzollerns, mais un moyen-âge germanique fictif, avec des chevaliers, des chefs, des troupes de paysans, d'authentiques paysans libres sur la glèbe libre, le tout mêlé à des éléments de l'époque industrielle. Il s'agissait de réaliser le rêve de Tanzmann : éloigner les Polonais envahisseurs de terre et les Juifs corrupteurs des villes, recruter parmi la jeunesse de quoi restaurer la

⁶⁰ "Es war dies eine Gemeinschaft junger, volksbewusster Menschen, Jungen und Mädels, aus der Jugendbewegung aller national-denkender Parteirichtungen hervorgegangen, die einmal aus dem ungesunden, zersetzenden und oberflächlichen Leben der Städte, besonders der Grossstädte, heraus zu einer gesunden, harten, aber naturgemässen Lebensweise auf dem Lande zurückfinden wollten. Sie verschmähten Alkohol und Nikotin, ja alles was einer gesunden Entwicklung des Geistes und des Körpers nicht dienlich ist. Und zum anderen : auf dieser Lebensgrundlage ganz zum Boden zurückzukehren, aus dem ihre Vorfahren hervorgegangen waren, zum Lebensquell des deutschen Volkes, zur gesunden bäuerlichen Siedlung." (Rudolph Hüß, ancien membre d'Artaman, Kommandant in Auschwitz, 1946 ; cité p 247)

⁶¹ Le chant des Artamanen : "Dernière nous la ville, devant nous la terre sacrée du paysan"

paysannerie. Pour le Bund Artam, l'Allemagne, qui jusqu'ici avait absorbé passivement les idées mondiales, avait une nouvelle mission : repousser la société des grandes villes et du capitalisme et revenir d'une société industrielle à une société agraire qui, seule, pouvait éviter la décadence et conquérir ses voisins. Pour cela, il fallait combattre l'exode rural, non par des interdictions, mais en revalorisant moralement la vie rurale. Les Artamanen se décrivaient comme "une communauté sacrificielle héroïque au service de la glèbe allemande." "C'est le désir de revenir à la glèbe, à la terre humide, de s'ouvrir aux flux de vie qui, venus de la terre, circulent dans notre sang". D'où la doctrine du "sang et de la terre" de Walter Darré : *Blut und Boden*. Dans le coeur de chaque Allemand dormait la nostalgie de la glèbe (*die Sehnsucht nach der Scholle*) ; il suffisait de l'éveiller. D'où l'appel, aussi, aux jeunes des grandes villes. *Bund Artam* utilisait un schéma communiste : le monde capitaliste était pourri et il allait s'effondrer avec les grandes métropoles. Ensuite, viendrait l'Age d'Or.

L'idéologie d'Artam n'était plus conservatrice mais contre-révolutionnaire et agressive. Elle se fixait des buts impérialistes internes suivant la direction donnée par Tanzmann qui reprenait un vieux chant flamand du Moyen-Age "Vers l'Est, nous voulons chevaucher." (*Nach Ostland wollen wir reiten*). Puisque Artam voulait ramener l'Allemagne à une société purement agraire, le territoire ne suffisait plus à un peuple de 65 millions d'habitants : d'où le besoin d'"espace vital" (*Lebensraum*). Le mot d'ordre d'Artam déplorant le désert des campagnes abandonnées : "Un espace sans peuple" (*Raum ohne Volk*) deviendrait caduc après le retour à la terre du peuple allemand ; le slogan serait alors "Un peuple sans espace" (*Volk ohne Raum*). Mais Artam refusait de nouvelles colonies et voulait conquérir l'Est. Dans ses symboles, on ajouta à la charrue l'épée de Siegfried et on reprit les épopées du XII^e siècle. L'urbaphobie extrême des Artamanen fut changée en une idéologie impérialiste, confortée par la Grande Dépression.

Ideologies et mouvements après 1929/30

De même que la fin de la guerre et la crise de 1923 avaient marqué des progrès dans l'urbaphobie et la lutte contre l'exode rural, de même la Grande Dépression engendra une crise agraire et aggrava l'urbaphobie. En 1929, les grands mouvements de population étaient terminés : chute de la natalité, exode des campagnes vers villes, ainsi que la transformation d'un état agraire à un état industriel. Le temps était venu de la consolidation. A côté des prolétaires et des ouvriers s'était développée une couche d'employés (*Angestellte*) qui penchaient vers des opinions anti-capitalistes et petites-bourgeoises, nationalistes et anti-démocratiques. En même temps, les ouvriers étaient influencés par des idées radicales socialistes et communistes. Les deux groupes étaient également attirés par les discours violents.

On observait aussi une radicalisation de la paysannerie allemande, qui souffrait d'une crise agraire dès 1928, due à la surproduction. En 1929, August G Kenstler, l'un des fondateurs d'Artam, créa un journal : "*Blut und Boden, Zeitschrift für ein wurzelstarkes Bauerntum*" (Sang et Terre, journal pour une paysannerie profondément enracinée). Les bolchéviques allemands se dressaient en 1929, avec beaucoup de bruit, contre "l'Occident urbanisé, morbide et décadent." La même année, Walter Darré publiait "La paysannerie en tant que source de vie" (*Das Bauerntum als Lebensquell.*). 1929 : Hermann E Busse publia un roman en trois volumes : "Noblesse paysanne" (*Bauernadel*). Le slogan de l'autarcie dominait les discussions. L'opinion adoptait une impression de fin-de-siècle : le monde

capitaliste et la grande ville qu'il avait créée étaient en train de s'effondrer. En 1930, le parti nazi se tournait vers les paysans avec le programme de Darré. Dans la même ligne, Alfred Rosenberg exaltait le combat spirituel du XX^e siècle⁶² : "Ou bien nous nous élevons, grâce à une vie nouvelle et une éducation supérieure du vieux sang allemand, de pair avec une volonté aiguë de combattre, vers l'accomplissement du nettoyage nécessaire, ou bien les dernières valeurs germaniques occidentales, dans les moeurs et l'organisation de l'Etat, font naufrage dans les sales flots humains des villes mondiales, se rabougrissent sur l'asphalte stérile et brûlant d'une sous-humanité bestialisée ou bien s'infiltrèrent comme des noyaux malades sous la forme d'émigrants bâtarisés en Amérique du Sud, en Chine, dans les Indes hollandaises ou en Afrique."⁶³

Ces textes rappelaient que l'Allemagne était restée sous l'influence de la Révolution française, bourgeoise, libérale et urbaine, et qu'il convenait de faire une nouvelle révolution pour s'en détacher : "Le siècle, entamé par le bain de sang de la Révolution française sous les proclamations urbaines et sans fondement de Liberté, Egalité et Fraternité, s'est effondré. Le mot d'ordre de la révolution allemande qui commence s'oppose aux proclamations de 1789. Contre la révolution de la liberté illimitée se dresse la révolution de l'obligation, la révolution du Sang et de la Terre." (Kenstler, 1931) On annonçait le combat final entre paysans et citadins, entre grandes villes et campagnes. Ce qui était nouveau, ce n'étaient pas les arguments, mais d'une part, la violence des sentiments anti-urbains : l'hostilité envers la grande ville était finalement devenue la haine de la ville (*Grossstadtfeindschaft war endgültig in Grossstadthass umgeschlagen*) ; de l'autre, l'existence d'un parti puissant, bientôt le premier parti, qui sut réunir dans la haine de la ville aussi bien la population rurale que la population urbaine : les Nazis.

Le mouvement Artamen après la scission

Les Artamanen tenaient une amélioration des conditions de vie urbaine pour impossible. Il leur paraissait absurde d'appliquer ses efforts pour essayer de rendre plus sain et plus agréable le monde moderne. "Ou bien nous suivons la voie de la grande ville, vers la crasse et les décombres, ou bien nous revenons à la paysannerie, à la Terre et au Sang. Il n'y a pas de troisième voie" (M Ziegler in *Der Falke*, 1932, p 76.)

A la fin de 1929, Artam, aspiré par les Nazis, se coupa en deux : une partie avec Hoffmann, refusa le lien avec un parti politique (même senti très proche) ; Himmler rapprocha l'autre fragment des Nazis. Mais tous les urbaphobes se réunissaient derrière le slogan « Blut und Boden » : "La religion, le peuple et la campagne ont aujourd'hui un ennemi commun dans l'esprit de l'asphalte, dans la civilisation sans âme de la grande ville et dans l'effort sans âme de l'Etat devenu machine"⁶⁴. Kenstler, comme Tanzmann, soulignait l'antagonisme entre la

⁶² Rosenberg A (1930) *Der Mythos des XX. Jahrhunderts, eine Wertung der seelischgeistigen Gestaltenkämpfe unserer Zeit.*, ouvrage violemment urbaphobe qui connut près de 150 rééditions sous les nazis.

⁶³ "Entweder steigen wir durch Neuerleben und Hochzucht des uralten Blutes, gepaart mit erhöhtem Kampfwillen, zu einer reinigenden Leistung empor, oder aber auch die letzten germanisch-abendländischen Werte der Gesittung und Staatenzucht versinken in den schmutzigen Menschenfluten der Weltstädte, verküppeln auf dem glühenden unfruchtbaren Asphalt einer bestialisierten Unmenschheit oder versickern als krankheitserregender Keim in Gestalt von sich bastardisierenden Auswanderern in Südamerika, China, Holländisch-Indien, Afrika.", Rosenberg (1930) *Der Mythos ...*, p 82.

⁶⁴ "Religion, Volk und Land haben heute ihren gemeinsamen Feind in dem Geist des Asphalts, in der seelenlosen Zivilisation der grossen Stadt und in dem seelenlosen Getriebe des zur Maschine gewordenen Staates" Kenstler, *Blut und Boden*, 1931, p 152, cité p 291.

ville et la campagne, un antagonisme entre pillard et pillé, entre masses déracinées et solide race nordique, entre des populations vouées au déclin et une race paysanne à qui appartenait l'avenir. Quant à Hoffmann, soutenu financièrement par Ludendorff, il fonda en 1930 un journal, "la Vie Nouvelle" (*Neues Leben*), qu'il datait mystérieusement, non de l'année 1930, mais "3730 n. ST", ce qui signifiait 3730 ans après Stonehenge (sic !).

Autour de Kenstler, se forma un cercle d'utopiste agraires qui clamaient leur haine de la ville :

Je hais les villes ... des Molochs ...
Qui dévorent les nouveaux-nés de notre peuple

Ils sont des milliers, même des millions
Qui crient dans la terreur et en danger de mort
Aidez-nous donc, aidez-nous ! Nous coulons !
Et personne n'écoute leur appel au secours.
Avec des rires de dérision, on entend sur l'asphalte :
Ces masses, qu'elles se noient !

Walter Darré et l'idéologie "Blut und Boden"

Né en 1893 près de Buenos-Ayres, Darré se distinguait des romantiques agraires du Bund Artam, où il joua un rôle important, par son refus de solutions faciles. Il ne pensait pas que l'on pouvait améliorer la vie urbaine et attribuait à la crise des causes plus profondes et plus révolutionnaires : "La source du mal, de la crise actuelle, est le Capitalisme."⁶⁵ Citant Tacite, il affirmait que la race allemande s'était toujours méfiée des villes et y avait décliné quand elle y avait été enfermée. Il opposait la race germanique, anti-urbaine de nature, à la race juive qui avait toujours habité les villes : il en faisait un critère fondamental. La paysannerie était la source de vie de la race nordique, la meilleure race au monde et la dominante, qui était "dépendante du sol, de la terre et de la vie rurale." Et encore : "Tout ce que nous appelons la culture allemande a fleuri directement et indirectement des racines de la paysannerie germanique." (cité p 303) "L'espace et le peuple doivent rester en harmonie si le peuple doit rester sain." (*Raum und Volk müssten miteinander in Einklang stehen, wenn das Volk gesund bleiben soll*", p 307) Cet argument servit à Darré à justifier la conquête de terres à l'Est ("*notwendig... um zwischen unserem Volkskörper und dem geopolitischen Raume einen Einklang herzustellen*", Darré, cité p 308)

Darré rencontra Hitler pour la première fois en 1930. Jusque là, le futur führer n'avait pas envisagé l'opposition ville-campagne en termes biologiques ou racistes, mais plutôt suivant les anciennes conceptions de Riehl. Dans *Mein Kampf*, il avait écrit : "On ne peut assez s'efforcer d'entretenir une paysannerie saine comme fondement de l'ensemble de la nation. Beaucoup de nos souffrances actuelles ne sont que les conséquences de rapports malsains entre gens des villes et gens de la campagne." (cité p 311). La paysannerie assurait, avec l'industrie, l'indépendance nationale. Hitler fut séduit par Darré et le nomma, en 1930, expert du parti nazi en politique agraire et le chargea de conquérir le monde paysan. Ce fut Darré qui imprégna d'un mysticisme agraire la direction du parti nazi, déjà opposée à la

⁶⁵ Darré W (1940) *Um Blut und Boden, Reden und Aufsätze*, München, p 196 sqq, cité p 300.

civilisation, au libéralisme, au modernisme et à la ville. Il semble avoir exercé une très grande influence sur l'idéologie nazie avec son slogan "Blut und Boden".

Le grand succès de Darré fut d'entraîner dans son mouvement urbaphobe une large partie de la bourgeoisie urbaine elle-même: "Ce qui fut décisif, c'est qu'une large partie de cette bourgeoisie ne s'était pas encore émancipée de la société agraire et qu'elle avait été élevée dans une tradition anti-socialiste, anti-libérale et plus proche du Kulturpessimismus que des idées des Lumières. L'héritage fatale du néo-romantisme wilhelminien et des mouvements de jeunesse n'avait pas encore joué un grand rôle quand la République de Weimar connut, après les troubles de la guerre, une certaine stabilité. C'est la Crise mondiale qui réveilla des sentiments enfouis et montra clairement la fragilité d'une grande partie de la bourgeoisie. Mais Darré ne fut pas le principal propagateur de l'urbaphobie. Ce rôle fut joué en première ligne par l'idéologue du parti nazi, Alfred Rosenberg.

Né en 1893 dans un pays balte, témoin de la révolution russe, Rosenberg était depuis 1923 l'éditeur du "*Völkische Beobachter*", le journal du parti nazi. Il se posa en idéologue du parti, grâce à son livre, "Le mythe du XX^e siècle", publié en 1930. Il ne reconnaissait aucun trait positif à la grande ville et surtout à la cible principale de ses critiques, "la ville-mondiale" (*die Weltstadt*) dans laquelle il voyait un outil préparé par les juifs et les bolchéviques (ce qui était la même chose pour lui) contre la nation allemande. Elle séparait les Allemands de leur véritable base, la vie rurale, les arrachait à leur sol natal, en faisait des êtres déracinés, sans instinct, qui avaient perdu leur orientation et ne savaient plus choisir entre pouvoir et devoir, qui n'obéissaient plus aux lois du sang et sombraient dans un chaos racial, ces "mammoth de pyramides de pierre" dans lesquels la vie se dégradait, s'affaiblissait et finalement disparaissait.

Rosenberg réservait ses critiques à la ville-mondiale, excusant ainsi les habitants des villes moyennes et des grandes villes qu'il dépeignait comme des victimes d'une conjuration juive affreuse, ce qui permettait d'espérer les ramener au parti nazi. Il créa l'"Union de combat pour la culture allemande" (*Kampfbund für deutsche Kultur*) en 1929 qui devait servir d'"arme culturelle" du parti nazi, ses "SA culturels", si l'on peut oser une telle expression. La ville-mondiale rompait les liens intérieurs des citoyens avec la Nature, les arrachaient au sol, à la terre maternelle et les jetait dans un environnement insupportable. L'homme nordique déraciné perdait, dans la grande ville, les éternelles lois vitales du "Blut und Boden" et se transformait en un être dangereusement mobile facilement soumis aux démagogues. Ce "sous-homme" se soumettait à toutes les influences étrangères, à toutes les autres cultures et perdait sa "germanité". Une minorité insatisfaite du monde académique participa au *Kampfbund*, y trouvant l'occasion de clamer leur aversion contre la culture urbaine et leur Kulturpessimismus.

Ainsi, l'hostilité envers la ville (*Grossstadtfeindschaft*) se tournait en haine violente contre la ville (*Grossstadthass*). Une grande partie de la bourgeoisie s'était si longtemps attachée à la tradition et au monde des classiques et des romantiques allemands et avait eu tant de peine à accepter de nouvelles réalités, que s'était creusé un véritable gouffre entre les réalités socio-économiques et une conscience tournée vers le passé. La crise mondiale, en bouleversant tous les rapports sociaux, agrandit ce fossé et provoqua, dans les rangs de la bourgeoisie cultivée, une rébellion contre la modernité. Des sentiments jusqu'ici latents éclatèrent au grand jour et furent vite adoptés par une petite bourgeoisie qui, affolée par la

peur de la ruine économique et du déclassement social, était prête à adhérer à tous les ressentiments et à accepter toutes les théories de complots étrangers. Le Kampfbund cultiva puissamment ces sentiments.

La caractéristique la plus notable de cette idéologie fut la dé-historisation de la Nature (*Entgeschichtlichung der Natur*) : cette idée était la pierre de touche de toute l'urbaphobie depuis le temps de Riehl, mais elle fut considérablement renforcée par les Nazis. La nature était "depuis longtemps dé-historisée, c'est à dire, vidée peu à peu de sa naturalité et soumise de façon croissante à la planification et à la technique rationnelle de l'homme." ("*längst vergeschichtlicht, d. h. in steigendem Masse, ihre Naturhaftigkeit entkleidet und rationaler menschlicher Planung und Technik unterworfen worden*"). Tous les chefs nazis, à l'exception de Goebbels, se montrèrent passionnément urbaphobes. Le "Reich de mille ans" ne pouvait subsister que sur une base paysanne. La Chambre de la Culture du Reich (*Reichskulturkammer*), à partir de 1933, exalta les valeurs paysannes, soutint les oeuvres de romanciers de province qui faisaient du paysan un "héros éternel" au point que certains critiques nazis commencèrent à s'en moquer. En peinture, comme en littérature, on représentait également l'héroïsme des soldats et celui des paysans.

Déjà, avant 1933, le national-socialisme avait joué un rôle primordial dans l'urbaphobie. Après la prise de pouvoir, pour la première fois dans l'histoire de l'urbaphobie, les instruments de propagande furent à la disposition non seulement d'un parti mais d'un gouvernement qui, comme aucun gouvernement allemand auparavant ne l'avait fait, put répandre son idéologie urbaphobe à travers les médias, à travers une industrie de la culture à ses ordres et dans les écoles. Jamais la paysannerie allemande ne fut autant louée qu'après 1933. Le régime réussit à répandre des images violemment urbaphobes et agro-romantiques au milieu d'une société hautement industrialisée et fortement urbanisée (p 338)

[Il reste qu'il faut nuancer ces jugements. Les Nazis étaient opposés à la grande ville en tant que centre cosmopolite d'une population libre et rapidement changeante, mais ils envisagèrent de construire de grandes villes, bâties selon une planification rigoureuse, destinées à exhiber la puissance de l'état et soumises à un contrôle dictatorial : Hitler voulait transformer Berlin en "Germania"⁶⁶. Le changement d'attitude des nazis envers la grande ville date d'environ 1936, quand Goering entama le plan de réarmement allemand et qu'il comprit combien les grandes agglomérations, en particulier de la Ruhr, lui étaient nécessaires⁶⁷.]

⁶⁶ Reichardt H & W Schäche (1990) *Von Berlin nach Germania, über die Zerstörungen der Reichshauptstadt durch Albert Speers Neugestaltungsplanungen*, Transit, Berlin, 112 p.

⁶⁷ Marchand B (1999) « Nationalsozialismus und Grossstadtfeindschaft », *Die Alte Stadt*, 26. Jahrgang, 1/99, pp. 39-50, Karlsruhe.